

94

# Galaxies

SCIENCE-FICTION

*Supplément  
numérique*

Camille Roche - Johanna Blouin  
Vincent Ferrique - Boris Parmeland -  
Brice et Romain Le Roux

MESSIE.S

# Supplément numérique

## **Galaxies 94**

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 94, le supplément se compose de deux nouvelles distinguées par une mention spéciale au prix Alain le Bussy 2025, et de trois des nouvelles qui seront publiées dans le hors-série 2026/1 de *Galaxies* sur le thème du livre et des bibliothèques.

**II L'orée d'Ys**

*Camille Roche*

**XVI Le bonheur n'est qu'une affaire de hasards calculés**

*Johanna Blouin*

**Projet [Hors-Série « Bibliothèques »]**

**XXXI Book Trip**

*Vincent Ferrique*

**XLV Readify**

*Boris Parmeland*

**LIX La Volum**

*Brice et Romain Le Roux*

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

**Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu**



# L'orée d'Ys

---

**Camille Roche**

« L'orée d'Ys » a tout du conte de fée : une profonde forêt, une princesse endormie, un prince charmant... Mais Camille Roche subvertit ces codes, ces étapes obligées, pour en faire une véritable histoire de science-fiction. A la clef, des questions qui entrent en résonance avec notre actualité : comment préserver la nature et ces êtres vivants à part entière que sont les végétaux ? Le prix de l'harmonie est-il l'oubli, l'effacement dans un tout indifférencié et la disparition du doute ? L'humanité est-elle condamnée à reproduire la même logique extractiviste sur d'autres planètes ? La survie de sapiens est-elle la priorité absolue, face à l'existence d'autres espèces sentientes ?

Jean-Guillaume Lanuque,  
membre du jury du Prix Alain le Bussy 2025

*Lentement, je reprends mon souffle.*

*Je crois que j'étais assoupie. Je m'étire ; je me hisse, haut, haut, encore plus haut, élancée malgré mon corps raidi de sommeil. Mes bras s'enfoncent dans l'épaisseur du ciel, mes pieds, mes chevilles, mes jambes plongent doucement dans la chaleur douce du sol, dans sa chair toute vive. C'est curieux, cette sensation. Je m'étire encore un peu, puis je reste, droite, pour laisser s'accrocher sur mon front la lumière du soleil comme un voile velouté. Je respire, de toute ma taille.*

*Mon cœur palpite alors que je sens sa chaleur, le soleil blond sur tous mes doigts. Mon sang me traverse, tout chargé d'une énergie tranquille qui fourmille le long de mon corps -*

*Tiens... je ne suis pas seule, ici. Je sens... ou peut-être que j'entends, que je touche, que je perçois, tout autour, tout contre... qu'ils sont nombreux ! et je reconnais... oui, c'est elle... Sylve ! Nous ne nous touchons pas mais je la sens près de moi. Elle me fait signe, je lui réponds par les mêmes petites impulsions... je la sens qui m'entoure et me protège, qui me pousse, un peu plus, vers la chaleur lumineuse.*

*Je les sens autour de moi, je les vois dans les chaudes couleurs d'automne, toutes les sœurs, tous les frères assis dans le soleil, tendus comme moi vers lui... nous nous effleurons, certains m'ignorent, d'autres me sourient, cela grouille à nos pieds de créatures mobiles et immobiles, certaines montent sur nous, elles parlent, elles nous offrent leur nourriture et comme les autres je*



*me penche sur elles pour les couvrir de mon ombre. Ensemble, nous grandissons, je grandis, toute tendue vers l'infinie profondeur du ciel, vers l'infinie profondeur de la terre, vers mes sœurs et mes frères, vers Sylve...*

D'un bond, Roland traverse le cours d'eau et remonte le talus, rendu glissant par l'amasement des feuilles rougies par l'automne. Un tronc effondré là tranche de son écorce noire leurs couleurs chaudes. Il avance, la tête levée, au milieu d'une cime renversée de feuilles sanglantes ; la forêt autour de lui bruisse, doucement. C'est comme un soupir – comme une brume les branchages étirent leurs bras, au-dessus, au-dessous. Autour. La forêt est comme un immense cocon aux couleurs aimantes. Sous ses pieds roulent les feuilles brunes comme la terre et l'or des feuilles mourantes ; elles s'attachent à ses pas comme pour prévenir sa marche, atténuer la violence des sons que jettent ses bottes épaisses... les troncs minces, ou larges, élancés ou tordus, blancs ou noirs, se dressent autour de lui, un peu au hasard, dans un désordre qui n'est qu'apparent ils lui présentent de singuliers visages. Il veut croire qu'ils sourient. Leurs branches s'étirent de tout leur corps comme pour s'emparer du ciel, elles éclatent en bouquets cramoisis qui couvrent sa tête avec une douceur toute protectrice sans parvenir à dissimuler tout à fait les déchirures de bleu, là-haut.

Quel paysage incroyable... si émouvant, pour lui qui vient tout droit d'une planète de poussières rouges, Eris sans eau ni air, roche sanglante que les Anciens avaient colonisée en quittant la Terre près d'un millénaire auparavant. Une planète où marcher ainsi à l'envi est impossible. Ils y vivent en Stations, des silos de fer étanches qui les protègent du Dehors invivable, et des autres. Chacune est un Etat, dotée de son gouvernement propre, de ses ressources propres et, même, de son environnement spécifique... Roland est originaire d'Acidalie, la Station du fer et du métal, celle-là même qui a lancé les premières expéditions dans l'espace quelques années auparavant.

C'était un exploit sans précédent : jamais, depuis l'arrivée des Anciens sur Eris, on n'était parvenu à lancer un bâtiment dans l'espace. Les savoirs de la Terre s'étaient lentement enfoncés dans les sables de la planète et ce n'était que par la volonté têtue et autoritaire de certaines Consules d'Acidalie qu'ils avaient pu être exhumés... moins par souci de l'histoire et de la vérité que par nécessité, hélas. Chaque année passée est un rappel cruel que leur survie est précaire, chaque année les comptes sont dressés et chaque année les ressources de la Station sont moins élevées que l'année précédente... juste un peu. Mais c'est déjà trop pour ne pas s'inquiéter. S'ils n'agissent pas, les Acidaliens mourront. Toutes les Stations, même, mourront. Les tensions à son

## IV

départ étaient déjà grandes, à la mesure des pénuries qui les guettent – au point, jamais envisagé jusque-là, que certains songeaient même à entrer en guerre contre des voisins. Ce qui, en neuf cents ans d'existence instable sur Eris, n'a jamais été envisagé. Les Stations vivaient en équilibre les unes par rapport aux autres ; il faudrait atteindre un point de non-retour, assumer une tragédie inédite, pour vouloir briser ces accords ancestraux afin de se préserver du néant de l'univers.

Ce n'est donc pas seulement de la fierté qu'il ressent, lui, Roland Persenox, en foulant le sol de cette planète étrangère. Il est investi d'une mission, sacrée entre toutes : assurer la survie de la Station, le renouvellement de ses ressources en air et en eau, la paix dans tout Eris. Ce faisant il s'inscrit dans la grande lignée des héros et des héroïnes d'Acidalie, depuis Elisabeth, la fondatrice, jusqu'à Cora Wanderberg, la première Consule à avoir osé élargir leur horizon... il en va donc de l'honneur de la Station, qui a toujours été pionnière, toujours en avant, tournée vers l'avenir...

Il respire, amplement. Les sables d'Eris sont si loin, les tensions qui l'enserrent, un rêve... sur cette planète extraordinaire où les arbres se penchent vers lui pour le bercer, bruissent comme s'ils lui parlaient, cette planète qui vit, qui grouille, si riche ! il y a tout, ici, tout ce dont la Station a besoin...

Il avance encore. Ses pas le mènent dans un bosquet ; les troncs semblent le guider, les branches s'écartent ou se rapprochent comme pour le conduire, et soudain elles s'évasent pour lui laisser le passage dans un trou de forêt, un nid rougeoyant. La terre s'y découvre entre les feuilles rouges et or, elle perce sous les racines qui se pressent contre la surface...

Et il se fige.

Un instant il croit rêver ; puis il met la main au bâton qu'il garde dans une gaine contre sa jambe.

Serait-ce... quelqu'un ?

Il approche précautionneusement.

Mais, oui... ce qu'il a espéré n'être qu'un arbre étrange, un tronc déformé, a bien un visage. Une silhouette. Des membres... et ce n'est pas réellement un feuillage, cela, c'est une chevelure, dense, épaisse comme le sous-bois... il tend la main et la retire aussitôt. La chair semble être de bois et de sang à la fois. Le corps frémit. Il recule d'un pas... puis avance de nouveau.

—Vous m'entendez ? risque-t-il.

## V

A nouveau, un frémissement. L'écorce qui tient lieu de peau semble parcourue d'un frisson et bientôt un craquement retentit. La silhouette a bougé.

Fasciné, Roland se fige. Un regard heurte le sien, clair comme l'eau du ruisseau. Une indigène ? Malgré lui, il se sent sourire : jamais, à sa connaissance, on n'a trouvé d'autre vie humanoïde ailleurs !

Le craquement retentit de nouveau, plus fort. Cette fois, la silhouette se redresse, le regarde puis s'affaisse, d'un seul coup. Il tend les bras, par réflexe, pour retenir sa chute – c'est une femme, d'allure bien humaine, qui bascule comme si le tronc la mettait au monde. Elle pousse un soupir comme un cri tandis que le tronc se déchire sur elle ; il pousse une exclamation en la tenant contre lui, il recule pour qu'elle puisse s'asseoir sur le sol.

— Est-ce que ça va ? s'alarme-t-il.

La femme, sans cligner des paupières, ne détourne pas son regard de lui.

Et, alors qu'il s'apprête à la questionner de nouveau, elle hurle.

Le cri enfle, se brise, et s'effondre. Roland, interdit, n'a pas osé faire un geste.

Elle perd connaissance et bascule sur le sol. Il se penche aussitôt vers elle ; son souffle est faible, à peine haché. Que lui est-il donc arrivé ?

Il la soulève doucement. Il ne peut pas la laisser ici, tout de même...

Péniblement, il la ramène jusqu'à son vaisseau, loin, à la lisière de la forêt.

La planète semble n'être qu'un bois infini, mais quelques espaces dégagés sont visibles depuis l'espace. C'est l'un de ces dégagements que Roland a visé pour poser son vaisseau, quoique celui-ci ne soit pas particulièrement grand par rapport à la taille que peuvent atteindre d'autres, plus anciens. Il n'y a donc pas beaucoup d'espace à l'intérieur, seulement ce qu'il faut pour se tourner et vivre le temps de la traversée. Il étend la femme sur sa propre couchette, le seul endroit où elle peut se tenir couchée.

À nouveau, il la dévisage, plus longuement cette fois.

Ses traits sont fatigués, ordinaires malgré leur surface dure comme une écorce ; il y trouve tous les signes d'appartenance à l'humanité et pourtant il y a, outre son apparence, quelque chose qui le trouble. D'abord, son poids, ou plutôt, sa *densité* ; et puis, l'étrange fixité de son regard, de ses membres, de son corps alors même qu'il la transportait...

Quand elle rouvre les yeux, elle est aussi raide qu'un tronc. Elle regarde droit devant elle, immobile, il semble même à Roland qu'elle

## VI

ne respire même pas tant elle est figée. Ses yeux s'embuent de larmes à force de ne pas cligner, ou peut-être est-ce de chagrin, car son visage se froisse. Elle semble comprendre que quelque chose, quelque chose de terrible, vient de se produire. Il pose une main sur son bras, elle tourne, d'un seul coup, sa tête vers lui et il recule devant son expression à la fois pleine d'horreur et de tristesse.

— Je ne vous veux aucun mal, dit-il. Je suis...

— Sylve...

Il s'interrompt. Elle a parlé ? Sa bouche s'est ouverte et un souffle comme un bruissement s'en est échappé.

— Qu'avez-vous dit ?

Elle répète le même mot : Sylve.

Puis, comme si elle prenait la mesure de l'endroit où elle était, ses bras, ses pieds, se mettent à tâtonner autour d'elle ; doucement, puis plus vite, comme si elle devait trouver urgemment quelque chose.

Il essaie de la retenir, de la rassurer ; elle l'ignore et s'agite, de plus en plus.

— Où est la terre ? où est le ciel ? où sont-ils, tous ?

Et elle laisse les larmes s'écouler, toujours plus fortes.

Il l'aide à se relever et elle s'élançait alors, dans une démarche raide, vers l'extérieur. Là, elle se laisse choir sur la terre et y reste, immobile.

Roland l'observe, incertain, et s'approche à pas hésitants.

— Avez-vous besoin d'aide ?

D'abord, elle ne répond pas. Puis, il entend : elle sanglote. Elle tourne la tête vers lui :

— Je ne sens plus rien... plus rien...

Elle a enfoncé ses mains dans la terre, son visage, ses pieds, comme pour y entrer et s'y engloutir.

— Que faites-vous ?

— Je dois... je ne les sens plus... je ne vois plus rien... je ne sens plus le soleil !

Il lève la tête. Il est bien là, pourtant, l'astre blanc qui n'est qu'un point dans le bleu azur, bien plus petit que celui qui couvre Acidalie et son ciel ocre.

Le contact de la terre, s'il n'étanche pas ses larmes, apaise un peu la femme. Elle finit par s'asseoir, les gestes lents, comme si elle redécouvrait qu'elle avait un corps. Roland s'assoit près d'elle. C'est alors qu'il remarque, dans la lumière, qu'elle porte un uniforme. Pour usé qu'il soit, pour passée que soit la couleur, il reconnaît sans le moindre doute l'emblème de sa Station.

## VII

— Vous venez d'Acidalie ? s'exclame-t-il alors en se penchant vers l'insigne brodé sur sa manche.

Elle tressaille. Ses paupières battent, lentement, et les larmes cessent. Elle tourne vers lui ses yeux clairs. Sous leur apparence de feuillages, ses cheveux semblent regagner leur apparence ordinaire, épais et bruns.

— Acidalie, répète-t-elle dans un murmure.

— Vous n'êtes pas un arbre, insiste-t-il. Vous n'êtes pas d'ici. Vous êtes Acidalienne ? comment est-ce possible ?

Dans sa stupeur il ne remarque pas sa brusquerie. Elle le regarde, à nouveau son visage est fixe, sans expression.

— Acidalienne... non... je ne sais plus.

— Pourquoi porteriez-vous cette tenue, autrement ?

— Je...

Ses mots trébuchent dans sa bouche maladroite.

— Je suis... je suis à Sylve.

— Qui est Sylve ?

Elle ne sait que répondre, alors elle tend le bras, dans un mouvement ample, vers les bois.

— Je ne me souviens que d'elle... et Ys. Le château d'Ys.

Cette fois, il prend garde de se taire. Les lèvres de l'inconnue se meuvent, parfois sans bruit, parfois pour parler.

— Sylve... Ys... Elle m'a conduite à Ys. Je me souviens... c'était si... si beau... elle m'a amenée dans la belle salle et m'a nourrie... il y avait le bois vivant, il y avait tout un peuple de feuillages et de champignons, ils grouillaient autour d'elle.... Je crois même qu'il en poussait davantage sous ses pieds. Elle m'a fait servir par des petits hommes aux chevelures vertes, elle a mangé avec moi les fruits, les châtaignes, les racines au goût sucrée et la liqueur de sève, le nectar souple, et blanc... je me souviens de la chaleur heureuse qui régnait dans ce château, je me souviens d'être consciente du contact avec le monde, vivant autour, tout contre moi... il y avait la pulsation des grands arbres, les soupirs de la terre, les regards des habitants du château... et Sylve me souriait.

« Je me souviens... elle m'a invitée à rester. Je me suis couchée... et...

Elle laisse ses paroles s'éteindre dans sa gorge. Il n'ose pas insister, tant elle lui semble fragile, pas tout à fait éveillée de son coma.

Il y aurait donc bien des habitants sur cette planète ? Mais, dans l'état dans lequel elle se trouve... peut-il porter crédit à ses paroles ?

— Me permettez-vous de vérifier quelque chose ?

## VIII

Elle ne répond pas. Il désigne la veste de son propre uniforme et l'ouvre, révélant la poche intérieure. Il en tire une petite plaque de fer, accrochée à l'envers du vêtement par un fil de métal.

— C'est mon matricule. Voyez. Avez-vous encore le vôtre ?

D'un geste mécanique, elle imite son mouvement. Le tissu de sa veste est dure, cassant comme le verre, et quelques morceaux s'effritent alors qu'elle force l'ouverture. Mais la même poche intérieure est là. Et une plaque similaire, rongée par l'exposition aux éléments. Il la prend avec précaution. Elle est presque illisible, tant elle est usée.

— Morgane Hild...

Là. Son regard change. Une lueur y passe, furtive. Quelque chose comme la reconnaissance. Ou peut-être la crainte.

— Je ne reconnais pas votre matricule, dit Roland. 925-444-735 ? ça ne doit pas être ça, les premiers chiffres sont censés représenter l'année d'intégration au corps des Navigateurs.

Il lève vers elle un regard suspicieux.

— Vous ne pouvez pas être si vieille.

925... L'année où le premier vaisseau a été projeté dans l'espace.

— Sylve m'a trouvée... j'étais seule, perdue. Je me souviens.

Roland se tait. La femme, toujours très droite, regarde droit devant elle mais ce n'est pas un regard rigide. C'est son souvenir qui émerge derrière ses paupières.

— Je me souviens... je marchais. J'avais marché pendant des heures. J'étais... pleine d'énergie. C'est étrange. Le voyage m'avait éprouvée, mais dès que j'ai posé le pied ici... j'ai marché, marché, marché. C'était incroyable, de marcher ainsi, j'attendais toujours une limite, quelque chose comme le mur d'une Station, mais rien... j'avais, je pouvais avancer à l'infini, rien ne m'arrêtait. Il n'y avait que les arbres, et les arbres m'accueillaient. Oui, ils m'accueillaient, je le sentais : ils tendaient leurs bras, ils m'entouraient, ils étaient curieux... alors j'ai avancé. J'ai marché, marché, marché - jusqu'à ce que je ne me reconnaisse plus.

« Tous les bosquets étaient semblables pour mon œil novice. J'ai fini par m'arrêter, pour regarder autour de moi. Je n'étais pas sûre de pouvoir retrouver mon chemin...

« C'est là qu'elle est apparue.

« - Puis-je m'asseoir à côté de vous ? a-t-elle demandé.

« Je me suis tournée et je l'ai vue. Ni vieille, ni jeune, ni belle ni laide, elle ne se distinguait que par son étrange chevelure aux couleurs de flammes. Ses yeux avaient une intensité étrange, hypnotique, même, à

## IX

cause de leur bigarrure : l'œil gauche était brun, couleur de terre ; le droit, clair comme l'azur du ciel...

« Je lui ai demandé si elle était d'ici. Elle a haussé les épaules, j'ai insisté.

« - Etes-vous perdue ? avez-vous besoin d'aide ?

« Elle n'a pas répondu tout de suite, comme si elle était plongée dans une profonde réflexion.

« - Je suppose, a-t-elle répondu. Enfin, on l'est toujours un peu.

« Elle ne me l'a pas demandé, mais à force d'essayer de l'interroger j'ai fini par lui dire qui j'étais, ce que je faisais ici. Son expression ne s'est pas animée avant que je ne parle de ma mission : chercher de nouveaux de moyens de subsistance pour ma Station. Elle était immobile, d'une impassibilité tranquille comme celle des petits arbres autour de nous ; puis elle s'est animée, comme saisie par un souffle de vent.

« - Oh... votre planète est aussi mourante ?

« J'étais étonnée. Voulait-elle dire qu'ici, dans ce monde luxuriant, la mort rôdait ? Je n'ai pas eu le loisir de lui demander. Elle m'a pris la main... et elle m'a souri. Son visage était si tendre, chargé d'une affection si forte que je l'aurais suivie n'importe où... ce que j'ai fait. Elle m'a pris la main et m'a emmenée avec elle dans les profondeurs des bois, jusqu'à... Ys. Le merveilleux château d'Ys...

« C'est ici le cœur de la planète, le cœur des bois... là où tout le monde peut être sauvé.

« - Les habitants de cette planète se sont entredéchirés... nous ne nous entendions pas, nous ne nous entendions plus, m'a-t-elle raconté avec une tristesse immense. Comment retrouver notre harmonie de jadis ? jadis... nous nous respections, nous nous aimions, nous ne cherchions pas à nous faire du mal, à vouloir nous emparer des autres, les... les détruire...

« - Mais tout est si beau, ici...

« - A présent, oui. A présent...

« Et, dans la grande salle du château d'Ys, elle m'a tendu une coupe. A l'intérieur, il y avait quelques gouttes d'un liquide épais aux couleurs d'or.

« - Nous avons trouvé la concorde. Je les ai aidés. Grâce à cela, ils nous ont compris ; ils nous ont écouté. Ils ont posé leurs armes et ont cessé de nous éventrer, de nous déraciner, de nous brûler... ils sont devenus comme nous. Nous sommes, aujourd'hui, un et multiple. Nous ne nous opposons plus.

« Je n'étais pas certaine de tout comprendre ; je n'ai pas osé l'interrompre, tant son œil s'allumait d'une lumière vive, fixe, aussi intense que celle du soleil.

## X

« Elle m'a tendu la coupe... c'est un breuvage miraculeux. C'est une sorte de sève, un nectar qu'elle a prélevé de ses propres parents, de ses propres flancs, disait-elle. Grâce à lui, la discorde qui déchirait son peuple a pris fin : ils s'entretuaient pour la nourriture, pour une place. Si la planète était mourante, eux aussi. Mais en s'alliant...

La femme lève son regard immobile vers lui. Sa parole reste suspendue un instant.

— Ils ont été sauvés.

Roland pince les lèvres. Pouvait-il vraiment croire cela ? Quelle étrange histoire...

Ainsi... elle aurait eu la même mission que lui ? Mais il n'a pas connaissance qu'on ait envoyé quelqu'un d'autre que lui sur cette planète. Pas depuis...

Le malaise qu'il tente de combattre depuis qu'il a découvert cette femme le saisit pleinement. Son ventre se tord. Ce n'est pas possible... n'est-ce pas ? Personne n'a été envoyé sur cette planète depuis un demi-siècle. A cette époque, le besoin en matière premières n'était pas si fort. On avait juste découvert la planète ; on avait été voir, et...

La Navigatrice n'était jamais revenue.

Peut-être parce qu'elle était morte. Peut-être parce qu'elle avait été... retenue. Il lève vers la femme un regard de plus en plus craintif.

— Êtes-vous vraiment Morgane Hild ?

Elle ne bouge pas. Puis, secoue la tête. De plus en plus fort. Dans un gémissement elle couvre son visage de ses mains.

— Ce que vous avez vu à Ys... est-ce vrai ? est-ce vraiment cela ?

Son émotion, trop vive, l'effraie à présent.

*Bon, pense Roland. Ne cédon pas à la peur. Souviens-toi de ton entraînement... Souviens-toi de ta mission. Tu as cherché pendant plusieurs jours quelque chose qui puisse être utile à la Station, quelque chose que tu puisses ramener... j'ai des échantillons de bois, de terre, de feuilles ; ce nectar dont elle parle, s'il existe bien, serait plus précieux encore. S'il peut ainsi nourrir des peuples et les apaiser au point de permettre la survie de la planète...*

— Si votre souvenir n'est pas totalement faussé... cela veut dire qu'il y a dans votre ville d'Ys tout ce dont Acidalie a besoin. N'est-ce pas ?

Elle se tait.

Il inspire longuement pour apaiser son poulx nerveux.

— Vous souvenez-vous du chemin ?

Le regard de la femme se charge d'émotions contraires.

— Vers Ys ?

## XI

Son hésitation est sensible. Il se penche vers elle, adoucit sa voix :

— Oui. Écoutez-moi, Morgane. Si ce que vous dites est vrai... si ce qu'on vous a dit est vrai et que la planète a été sauvée grâce à... ce nectar... Savez-vous ce que cela signifie pour Eris ? pour Acidalie ? D'abord, elle ne réagit pas.

— Vous voulez dire... que je pourrai revoir Sylve ?

Pour la première fois, elle sourit, à peine.

Alors sans prendre le temps de se reposer, elle se lève et commence à marcher. Il la suit alors qu'elle s'engage dans la forêt, droit devant elle, le pas assuré, comme si à ses yeux un chemin clair se dessinait dans l'épais couvert des bois, harmonieux et roux.

Il reconnaît seulement le cours d'eau, la pente, le bosquet ; au-delà, les arbres sont plus denses, plus hauts, plus massifs – ils ont l'air vieux, aussi vieux que la planète elle-même... Il lève la tête dans leur ombre alors que celle-ci s'épaissit, au-delà du bosquet.

Morgane avance, le pas plus rapide, plus léger.

— C'est par là !

Sa voix est plus forte, à présent. Elle reprend allure humaine, pense-t-il en la voyant presser le pas, moins raide, plus gracieuse à présent que son but se dessine. Et pourtant quelque chose d'aussi étrange se dégage d'elle, aussi étrange que son apparence de bois et son immobilité.

Il avance, la main sur son bâton, refusant de céder à l'appréhension.

Il lui semble qu'ils ne font que s'enfoncer dans la forêt. Les arbres s'épaississent, tout proches, comme s'ils se penchaient vers eux pour observer. Ici la terre se dénude et des racines saillent, des pierres crèvent la surface du sol comme des os blanchis.

— Là ! s'exclame-t-elle bientôt.

Sa voix est sonore, presque un chant, alors qu'elle se tourne vers lui et d'un geste lui désigne une sente qui dévale les bois. Quand elle se tourne vers Roland, il lui semble qu'elle est plus grande, ou sa chevelure plus vaste – son regard, il en est certain, a gagné en intensité comme s'il y naissait une lumière nouvelle.

Le silence qui retombe est une illusion – à chaque nouveau pas, Roland décèle autre chose dans les bruissements des feuilles. Il y a d'autres mouvements que les leurs, des soupirs, des glapissements... ici, plus loin, si loin dans la forêt se réfugie une vie qu'il ne soupçonnait pas. La forêt s'étend et s'élève autour d'eux, toujours plus vaste, vertigineuse : les feuillages des cimes virent du rouge au lie-de-vin ; et au loin, ou tout près... s'élève un... lieu. Il ne sait comment le qualifier autrement.

## XII

Le château d'Ys est comme un arbre, un bouquet d'arbres, gigantesques, immenses, colossaux, ils sont aussi vastes et hauts que s'ils avaient mille ans. Il approche, saisi : ce ne sont pas seulement des arbres. Il y a des ouvertures, des lumières, des passerelles d'un bord à un autre, des guirlandes de délirantes lumières.

Saisi, il contemple avec crainte cette masse gigantesque, trop visiblement *vivante* pour être un simple bâtiment. Elle, elle sourit, heureuse ; et bientôt elle s'élanche vers le colosse feuillu.

Il la suit ; autour de lui le sol, les parois semblent faites de chair mouvante, comme s'il foulait un cœur battant ou une poitrine assoupie ; à ses pieds, dans l'air, au-dessus de sa tête, il perçoit des mouvements, des murmures, des souffles, et les racines s'étendent en suivant leurs pas, et les branches s'allongent comme pour les guider... Roland avance, il se sent pâlir tandis que Morgane sourit plus largement. Il *sent* qu'il y a quelque chose... une vie trop affolante, trop grouillante, des pulsations qui le dépassent et qui l'observent.

Elle l'entraîne dans une cour qui s'est mue en corridor qui se change soudain en immense salle, comme dégagée du cœur d'un tronc. Une chaleur tranquille s'y étend, tamisée par une lumière douce qui tombe du haut. A l'intérieur des murs clairs comme du bois taillé, des surfaces de mousse l'enveloppent, de longues tables forment un cercle, avec, en son centre, une élévation qui n'est pas tout à fait une table. Une excroissance qui se creuse à leur approche. Morgane prend la main de Roland :

— Je me souviens... c'est ici qu'elle m'a guidée.

Elle le tire derrière elle et ensemble ils se penchent : il a un creux, taillée dans la chair du bois. Et dans ce creux, une nape dorée, d'une couleur si vive que Roland recule d'un pas.

— C'est... c'est ce que vous avez bu ?

Elle acquiesce ; déjà elle a plongé sa main dans le liquide, une expression de joie presque extatique au visage.

— Oh, la paix... c'était si doux ! je veux les retrouver, je ne veux pas...

Ici ses traits s'affaissent.

— ... être seule.

Il s'approche, prudent, et se penche sur le creux. Il hume ; l'odeur est âcre, sucrée pourtant, trop puissante, trop intense... étourdissante... il couvre son nez de sa main. Un échantillon suffira...

Mais, tandis qu'il tire un flacon de sa veste, quelque chose se produit. Il n'est pas sûr, d'abord, de ce que c'est. Un frisson ? un vent ? une

## XIII

présence ? C'est l'exclamation, chaleureuse, brûlante d'émotion, de Morgane, qui le glace. Il se retourne.

Il ne voit pas une créature féminine comme l'a décrite la Navigatrice ; elle n'a pas même forme humaine, c'est une créature haute, brune, aux cornes larges et élancées comme les ramures d'un arbre. Sur son fin museau allongé, deux grands yeux tendres le fixent. Morgane s'est élancée et serre la créature dans ses bras.

— Qui... qu'êtes-vous ?

— Je suis Sylve, répond la créature d'une voix d'une immense douceur. Si vous emportez ce nectar, ce sera en vain. Il n'a de sens qu'ici.

— Je... je suis navré. Mais je le dois. Ma mission est de trouver de quoi assurer la servie de ma Station. De ma planète. Morg... Morgane me dit que ce breuvage a sauvé votre peuple de la destruction. Je fais savoir comment.

— Vous pouvez le voir...

La créature désigne le château d'un geste.

— Vous pouvez rester, si vous le souhaitez... Vous qui convoitez la paix... vous la trouverez ici.

— Je ne... je veux aider ma Station.

Il recule alors que la créature se penche vers lui. Elle a fait un pas. Son odeur chaude, plus âpre que celle du nectar et pourtant semblable, le prend à la gorge.

— Vous... vous êtes comme ils étaient. Je le sens... à votre odeur, dans votre cœur, dans vos yeux. Ils étaient comme vous, ceux qui sont venus, autrefois... ils étaient affamés, comme vous. Ils avaient peur, ils avaient si peur de mourir... alors ils prenaient, prenaient, prenaient... je n'ai compris que trop tard qu'ils avaient seulement peur de la mort et peur de la violence... qu'ils créaient la mort et la violence pour la conjurer...

D'un geste affligé et tendre, la créature caresse une paroi palpitante comme on effleure un ami qui a trop souffert.

— Et quand ils ont trop pris et trop tué, ils ont compris que, à nouveau, ils avaient détruit le giron qui les accueillait... c'est triste, n'est-ce pas ? Ils ont eu peur. Ils ont eu peur et ils ont persisté... je ne savais pas comment les aider. Ils ne m'écoutaient pas. Ils tuaient, tuaient... j'avais mal. Nous avons, tous, si mal... il fallait qu'ils comprennent. Il fallait leur montrer...

Roland, imitant le mouvement de la créature, se tourne vers le creux et le nectar qu'il contient.

## XIV

— J'ai trouvé comment les apaiser. Je leur ai donné la paix... ils nous ont rejoints, ils sont devenus comme nous... paisibles, vivants. Nous vivons de la planète et elle de nous ; c'est un échange. Un cycle. Ils ont compris...

La créature s'est approchée, un peu trop. Roland recule.

— Voulez-vous comprendre, vous aussi ?

Il secoue la tête, violemment.

— Vous souhaitez une vie douce... sans violence. Sans mort. Vous pouvez rester... il vous suffit de boire...

Non loin de lui, Morgane s'est déjà exécutée. Elle est penchée en arrière, toute droite, son visage est illuminé d'une joie immense. Roland la dévisage sans dissimuler sa crainte, bientôt son dégoût.

— Elle était comme vous, autrefois... elle est heureuse à présent.

Ne voulez-vous pas être heureux ?

La créature est proche, trop proche. Elle lui tend une coupe de nectar. Roland sent presque son contact alors qu'elle s'approche encore ; alors qu'elle pose la coupe contre ses lèvres, il bondit de côté, il s'élançe, il s'éloigne, loin, loin de cette chose, de ce monstre – les parois se resserrent, ses pieds sont pris dans les racines qui tremblent et se nouent sur ses chevilles ; il trébuche mais parvient à avancer, il court, de plus en plus vite, de toutes ses forces à travers l'épais couvert des bois.

Il court droit devant lui, heurté par les branches, griffé par les feuillages, aveuglé par les tourbillons roux qui se précipitent sur lui – jusqu'à trébucher dans la pente, dans le cours d'eau. Il tombe en avant sur la berge, essoufflé. Quand il se relève, il se retourne.

Tout est calme.

Les arbres se taisent, hauts et rouges au-dessus de lui.

Il reste un instant immobile, guettant les bruits, les mouvements. Rien. Il se relève et reprend sa marche, moins rapide. Son souffle s'apaise.

Il approche de son vaisseau, étourdi de sa course, de ce qu'il a vu. Il ne reviendra plus par ici. Et même, il pense déplacer le vaisseau un peu plus loin. Ce serait une consommation phénoménale d'énergie, mais... il ne veut pas rester dans ces parages. Il frissonne.

Enfin, il pénètre dans la clairière où se trouve son vaisseau – et pousse un cri. La frayeur lui court le long de l'échine : le véhicule semble s'être à demi enfoncé dans la terre, enseveli sous une épaisseur terrifiante de fougères roussies par le temps, des racines écrasent les ailerons et des plantes envahissent toute la carcasse de fer... et par

## XV

endroit des plaques plus brunes que la terre, une rouille vieillie, s'étendent comme une tâche.

Il s'efforce au calme ; il a couru droit devant lui, mais... ce n'est peut-être pas son vaisseau. Après tout, Morgane est bien arrivée ici aussi, alors... ce doit être son vaisseau, oui, le sien !

Mais son soulagement est bref ; il ne lui faut pas longtemps pour se rendre compte que le modèle face à lui est trop petit, trop élancé... il est donc récent... et pourtant enseveli, sous le temps et la verdure.

Roland se laisse tomber sur le sol, terrassé par une fatigue soudaine et immense.

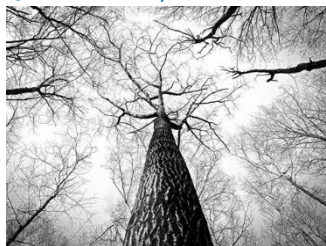
S'il pouvait seulement se reposer... il est trop ému, après ce qu'il a vu... il doit rêver. Il regardera mieux... plus tard. Oui... plus tard...

Son souffle s'apaise ; quand il humecte ses lèvres, il sent le goût curieusement sucré de sa sueur... il se raidit. En s'affaissant il a posé ses mains sur le sol. Son dos est droit, il lève la tête vers le ciel. Plus tard... il y songerait plus tard... il ne lui faut qu'un instant... il va se relever. Juste un instant...

Lentement, il reprend son souffle.

© Camille Roche 2026

*Quand elle était petite, Camille voulait être ou sorcière, ou libraire (pour finalement trouver un compromis : elle est devenue bibliothécaire) – et, sans surprise, elle voulait écrire des histoires ; de celles qui se passent dans des mondes lointains et qui stimulent l'imagination. C'est la littérature de l'imaginaire qui l'a toujours attirée, en particulier la SF, pour ce qu'elle apporte aujourd'hui et pour ce qu'elle imagine pour demain, en pire, et surtout en meilleur.*



## XVI

# Le bonheur n'est qu'une affaire de hasards calculés

---

**Johanna Blouin**

*Le constat en a déjà été fait maintes fois : dans nos sociétés hyper-connectées, où les réseaux sociaux nous entourent de leurs liens multiples, nous n'avons jamais été si seuls. Spectateurs des modèles de couple heureux tels qu'exposés dans les séries ou les films, nous rêvons, comme le personnage principal de « Le bonheur n'est qu'une affaire de hasards calculés », à cette âme sœur qui nous apportera un bonheur sans filtre et sans limites. Ce faisant, et avec tous les calculs de comptabilité permis par la croissance exponentielle du Big Data, la question se pose de savoir si la vie de couple répond avant tout à des critères rationnels ou à un simple pari, une remise en jeu quotidienne. Plus largement, Johanna Blouin questionne le choix à faire entre un conformisme rassurant, celui du « technococon » cher à Alain Damasio, et le risque d'une vie en marge.*

*Jean-Guillaume Lanuque,  
membre du jury du Prix Alain le Bussy 2025*

|

**S**YLVIANA VESTISARI CONTEMPLAIT son calculateur de compatibilité faire chauffer immuablement son programme. Chaque jour, depuis trois ans, c'était la même affaire. Elle avait beau varier ses habitudes, fréquenter toujours plus d'établissements de divertissement, développant ses pratiques culturelles par performance étudiée, le constat qu'elle en retirait était toujours identique. D'ailleurs, déjà celui-ci s'affichait sur son écran de communion connectable après des minutes interminables à tourner son logo de chargement :

*Nous n'avons pas trouvé d'attraits sociaux majeurs en correspondance.*

*Et le sol que tu vas rencontrer, pensa-t-elle, est-ce que tu arriveras à l'identifier avant de te fracasser dessus ? Se débarrasser de ce dispositif de malheur, Sylviana en rêvait, mais l'appareil ne servait pas qu'à déterminer des affinités entre les différents résidents de la métropole.*

## XVII

Il servait principalement de carte d'identification à chacun ; Et sans identité, les habitants en perdraient irrémédiablement leur existence légale.

Mais depuis qu'elle avait eu vingt-et-un ans, l'appareil n'avait donc jamais proposé d'autres réponses qu'une négation. Personne ne lui correspondrait assez parmi la centaine de milliers d'individus pullulant dans sa ville, même pas dans les quartiers les plus proches des terres irradiées, à raison d'un minimum d'affiliation attendu de 95%. Installée à une table de la cafétéria de son entreprise, elle ruminait son statut de *seulette* qui lui sembla être son destin tout tracé, s'en ironisant du contraste que son métier en causait. Car elle était administratrice dans le secteur même des unions promises d'*Affiliate Corporation*, mettant à jour les relations actées découlant des rencontres des affiliés par le programme.

Elle débarrassa sa vaisselle afin de reprendre la route de son office. Mutée dans son secteur depuis un an, elle ne voyait même plus ses parents autrement que par visio-holographique. Il fallait dire que les traversées des zones polluées demandaient du temps et le matériel de protection adéquat. *Deux jours très exactement*, s'apitoya-t-elle, et *sous respirateur permanent*. Quel dégénéré aurait désiré subir un tel traumatisme psychique seulement pour trouver son « âme sœur » ? Personne. A part Sylviana Vestisari.

En pénétrant l'*openspace*, sa collègue Giby l'interpella. « Tu as eu le résultat ? »

Evidemment que Sylviana avait eu le résultat. Même s'il restait chaque fois aussi démoralisant qu'aujourd'hui, le calculateur offrait toujours une réponse.

Elle s'assit à son bureau. « J'ai eu, mais c'était le même que d'habitude.

— Mince. A croire que tu vas encore devoir déménager dans une autre ville pour mettre la main sur un affilié maximal. Mais peut-être le tien est-il encore mineur !

— S'il est encore mineur, ricana l'administratrice, notre différence d'âge à sa majorité pourrait être réhibitoire. »

Elle tenta de s'enfoncer dans ses traitements pour songer à autre chose. Son utilité au sein de sa boîte l'assurait au moins de servir un peu à la communauté du monde fiché. Pénétrant son réseau personnel, elle avait encore vingt-cinq dossiers à archiver ce jour, donc elle ouvrit le premier pour débiter ses opérations.

L'heureux nouveau couple était composé de Vincent Rossi et Frank Von Dorm, deux hommes comblés qui n'avaient respectivement que

## XVIII

vingt-et-un et vingt-cinq ans au moment de leur découverte d'affiliation. En fait, dès que Vincent avait atteint son âge majeur, son enregistrement dans la base de données du système avait permis le constat de concordance avec Frank. Sylviana espérait qu'un jour il en soit de même pour elle, peut-être son être promis s'en trouvant plus juvénile qu'elle. Mais elle avait peur de devoir attendre encore des années avant son changement de statut.

Se trouver à repenser à son cas l'agaça. *Si je ne me calme pas*, se dit-elle, *je vais faire un ulcère*. Elle se leva, prétextant un besoin pressant, puis alla souffler dans un placard.

*Bon sang, j'ai un identifiant de collecte à moi et j'ai l'impression de ne pas exister. Mon ordinateur prend en compte tous les lieux que je visite pour fixer mon profil, mais même en tentant de berner le système, il ne trouve personne avec qui je pourrais vivre. On ne va pas me dire que fréquenter des cafés et les maisons d'immersion forestière n'est pas un trait de caractère de beaucoup !* Sylviana n'avait pas osé participer aux conférences de philosophie commune, chose qu'elle trouvait trop pompeuse, mais elle commençait à hésiter sérieusement rien que pour souffler un peu.

Pourtant, en sortant de son cagibi, elle fut témoin d'un chahut étrange. Quelques salariés affolés courraient à contresens de sa direction. N'importe quelle personne fûtée aurait imité les fuyards par acquis d'intelligence rationnelle, mais sa fatigue morale jouait sur ses capacités neuronales. Avant même qu'elle n'atteigne l'*openspace*, elle fit une rencontre déroutante.

L'homme était armé. Ecarquillant les yeux, Sylviana leva les mains. Elle n'avait pas perdu la totalité de ses instincts de survie. En la voyant, l'autre se mit à hurler. « Toi ! Tu viens avec moi ! » Ebahie devant son accoutrement de marginal, elle se laissa simplement tirer par le bras tandis que l'individu posait la bouche de son pistolet sur sa tempe. « Si tu bouges, t'es morte ! » ajouta-t-il. Il l'emporta dans les escaliers qu'ils dévalèrent. Rattrapé par la sécurité, il ajouta en menace à leur attention. « Je me casse maintenant, mais vous n'avez pas intérêt à me suivre ! Si vous bougez, j'éparpillerais sa cervelle dans vos locaux ! » Puis ils quittèrent le bureau des compatibilités d'*Affiliate*.

## II

Le preneur d'otage avait forcé l'accès d'un souterrain pour entraîner Sylviana dans les égouts de la ville. Ayant d'avantage prit la mesure de sa situation, elle finit par tenter de le raisonner quand elle

## XIX

se retrouva à barboter dans des eaux usées. « Mais qu'est-ce que vous me voulez à la fin ? Je ne vous connais même pas ! »

L'autre la poussa par le dos en grommelant. « T'as juste à avancer et tout se passera bien. » Ils rejoignirent une échelle après deux minutes supplémentaires de baignade. « Tu vas monter la première, mais vas pas imaginer que tu pourras te barrer en fermant la trappe derrière toi ! On est attendu à la surface. »

Jugeant la prévision comme sérieuse, Sylvania accepta de se plier aux exigences formulées. Elle grimpa silencieuse les échelons en tremblant. Le type l'avait guidée jusqu'aux secteurs d'usines de robotique. En sortant, elle distingua vite qu'ils étaient aux abords de l'agence de *Facilitate* qui avait fermé suite à un dysfonctionnement des androïdes domestiques qu'ils confectionnaient. Les machines s'en étaient trouvées trop dépendantes comme on le craignait souvent et la mort d'un salarié avait forcé sa ruine. Mais l'administratrice n'y songea qu'une seconde avant de se faire aborder dès un pied mit à terre.

Une femme à l'allure aussi crasseuse que son agresseur hurla sur elle. « T'es qui, toi ? » Devinant l'autre arriver, celui-ci se fit sermonner en second. « Tu devais prendre la base de données générales et te barrer ! Pourquoi t'as embarqué une civile ?

— Pour ne pas me faire descendre, se justifia l'homme en beuglant encore plus fort qu'elle. Parce que me faire tuer aurait été plutôt contraignant pour la suite des opérations ! »

La femme cracha au sol. « Elle a vu ma tête, j'te signale, alors elle pourrait nous causer des problèmes !

— Des problèmes pour quoi ? Pour notre identification ? Ca n'te semble pas un peu con comme raisonnement aux vues de ce qu'on est en train de faire, Anna ?

— Mais sa localisation va nous trahir ! » Elle pointa du doigt le bracelet de Sylvania sur lequel son appareil de fichage était accroché. « Elle a un apport d'identité, elle ! »

L'autre jura encore, arrachant du bras de son otage le dispositif pour l'écraser au sol. « Voilà, maintenant, elle n'en a plus ! Mais si tu crains qu'elle parle, tu n'as qu'à l'emmener avec nous ou la descendre ! Moi, je m'en cogne ! »

La deuxième option coupa le souffle à Sylvania qui imagina sa mort comme prochaine, mais la marginale la détrompa vite. « Arrête tes conneries ou elle va y croire ! Bon, on va l'emmener dans le doute, mais ça sera ta responsabilité ! »

## XX

Sur ces mots, les deux criminels embarquèrent l'administratrice dans une voiture et ils se perdirent dans la désolation des terres oubliées.

### III

« Je suis Marco Delmar, se présenta son ravisseur à Sylviana. Je suis un *sans-fiché* des faubourgs. » Arrivé dans une vieille école désaffectée, le duo qui la retenait captive avait rejoint encore d'autres zonards des ruines métropolitaines. « Ce n'était pas prévu que j'enlève quelqu'un, l'informa-t-il, mais grâce à toi, j'ai une nouvelle idée pour la prochaine étape de notre plan que j'ai envie d'exploiter. »

Sylviana avait eu le droit de rester sans entrave. Dans la cave du collège où on l'emmena, une sorte de collectivité marginale vivait en harmonie autour de vols de vivres et de poubelles en flamme. « Et de quelle idée parle-t-on ici ? » Interrogea-t-elle Marco. Même en étant maîtresse de ses mouvements, celle qui répondait au nom d'Anna avait ordonné qu'on la surveille. « Je ne sais même pas pourquoi vous vous êtes introduit dans ma boîte, continua-t-elle, alors je ne vois pas en quoi je pourrais vous causer du tort. »

Marco appela après « le vieux » tandis qu'il retirait sa guenille sale au profil d'habits à peine plus propres. Il sortit de sa poche une clé de mémoire avant de s'expliquer. « Si on a visé un bureau administratif d'*Affiliate* aujourd'hui, c'est pour y piquer les données d'identification de toute la ville.

— De toute la ville ? » C'était en effet un fait sans précédent, et surtout, d'une gravité extrême. « Mais qu'allez-vous en faire ? » Sylviana pensa immédiatement à un usage criminel compte tenu du profil du rebelle, mais elle ne voulut pas le contrarier. S'il comptait les utiliser pour récupérer des numéros de comptes bancaires de citoyens ou leur adresse en vue de cambriolages, mieux valait taire ces suspicions. Le visage abîmé de balafres de l'homme l'en stigmatisait d'un profil violent.

— J'en ai besoin pour ma sœur, déclara Marco en résumé, mais on n'a pas le temps de parler de ça maintenant. On a encore du pain sur la planche.

L'information attisa la curiosité de son interlocutrice sans qu'elle n'insiste pour en savoir plus. Elle se contenta de suivre le marginal dans une salle isolée où « le vieux » avait prit de l'avance sur eux.

Ce « vieux », c'était Gérald Chavez. Un de ces hommes ayant dépassé la trentaine sans avoir jamais eu d'affiliation détectée sur son

## XXI

apport. Pour cette raison, et parce qu'arrivé à cet âge fatal, il avait finalement décidé de s'en débarrasser, et il avait vécu deux années d'une liberté salvatrice sans âme sœur, vivant en marge de la civilisation contrôlée. Détenant maintenant les données de ses compatriotes, il alla brancher la clef de Marco à un processeur indépendant. « Je vais devoir entrer des données d'artifice pour prétendre les comptes réels, lui expliqua-t-il.

— Fais au mieux, mais que ça soit réaliste. » Marco sortit un sachet de bonbons déchiré duquel il tira une cigarette qu'il alluma. Une relique d'un temps de dépendance, qui raisonna en ironie de celle des hommes d'aujourd'hui aux fichages modernes. « Par contre, il vaut mieux que les historiques de pré-majorité soient assez complets.

— Ils le seront comme prévu. De toute façon, ce n'est pas les contrefaçons qui vont nous poser le plus de problèmes. »

Sylviana décida d'intervenir à ce moment-là. « Et qu'est-ce qui va vous poser le plus de problèmes ? »

Marco souffla sa fumée sur le coté et se lança dans une confession honnête. « C'est de mettre à jour tout le dispositif de fichage qui sera le plus complexe.

— Le mettre à jour ? » Sylviana maîtrisait assez bien le langage technique pour le comprendre. « Vous voulez dire que vous comptez intégrer votre modification isolée directement dans le processeur de la métropole ? » Et elle comprit aussi en quoi cela relevait du *difficile*, si ce n'était de l'impossible. « Mais il faudrait se brancher aux boîtes mémorielles basées dans la maison mère pour y arriver, et vous avez bien vu la sécurité à l'entrée ! Vous n'y arriverez jamais. »

Son défaitisme amusa moins le vieux Gérald que Marco. Après création des identités falsifiées, ce dernier récupéra la clef pour la ranger sur lui avant d'aller pour sortir. « Tout juste, Auguste, confirmait-il à son otage, mais sans m'en rendre compte, j'ai trouvé une solution à ce dilemme qui nous tracassait depuis des jours. J'ai maintenant la compagnie d'une interne à l'entreprise pour m'y faire entrer. »

## IV

La jeune femme avait le teint pâle. Allongée dans un lit de fortune sur lequel de nombreuses couvertures lui avaient été réservées, elle dormait d'un sommeil du juste, mais qui n'était pas tellement désiré. Laura Delmar n'était pas autant fatiguée qu'on aurait pu le croire, elle était juste incapable de se lever, le cancer gagnant progressivement tout son métabolisme interne.

## XXII

— Il faut que j'y arrive, murmura Marco à Sylviana au chevet de sa sœur. Sans une identité, je ne peux pas la faire entrer à l'hôpital. Mais avec nos vrais antécédents, on finira en prison plutôt qu'en soins intensifs.

Sylviana comprit bien sa cause. Le creusement effrayant des joues de la jeune malade lui suffit pour se faire une idée de sa courte espérance de vie.

Marco rejoignit Anna et le vieux avec elle à l'extérieur pour se préparer au départ. Il faisait déjà nuit sur la métropole. « On va prendre le même chemin qu'à l'aller, planifia-t-il, mais il n'y aura qu'en passant par les conduits qu'on entrera dans les locaux cette fois.

— Avec ta débandade de l'après-midi, fit remarquer Gérald, on risque d'y trouver du monde, même magasin fermé.

— Parce que tu as une autre solution peut-être ?

Marco jura contre *cette société de merde* avant d'ordonner à tout le monde de monter dans l'appareil sur roue. Il n'avait pas le réseau pour se procurer un aéronef modèle familial.

— Je préfère tenter le coup que de ne rien faire du tout, et tu dois bien ça à Laura pour s'être investie autant pour nous, à travailler comme une acharnée à notre réintégration ! Si elle n'était pas tombée malade, nous aurions eu une identité par moyeux légaux. Mais maintenant, l'intrusion forcée est notre seule option.

Sylviana ne répondit rien et les autres en firent de même. Anna prit le volant tandis que Marco était à l'arrière avec l'administratrice d'*Affiliate*.

— Est-ce que tu te sens d'attaque pour la mission ?

La question du fiché en devenir sortit de ses songes Sylviana.

— Ce n'est pas tant d'être d'attaque qui me préoccupe, répondit-elle après réflexion. C'est que je ne sais pas comment accéder à l'entreprise par les systèmes d'évacuation.

— Ça, c'est nous qui gérons. On a déjà travaillé l'histoire jusqu'à ce point. Mais dans nos projections, c'est la disposition des lieux à l'intérieur qui nous fait défaut.

Marco écouta alors Sylviana lui expliquer le chemin à suivre, acceptant le rôle de guide qu'il lui avait octroyé. À l'écoute de ses conseils et accueillant toutes connaissances des dispositifs de sécurité qu'elle pouvait fournir, il se mit soudain à ricaner.

— Tu ne manques pas à quelqu'un en passant la nuit dehors ?

Cette remarque mit l'administratrice dans de moins bonnes dispositions à une aide volontaire.

— Non, avoua-t-elle. Je n'ai jamais été affiliée par mon calculateur.

## XXIII

— Alors on est deux – enfin quatre avec les deux autres dans la voiture, sans compter les camarades à l'école. J'avais vingt-quatre ans quand j'ai foutu en l'air ma montre connectée pour me libérer de la charge mentale qu'elle m'imposait ; Et j'en ai entraîné du monde avec moi dans ma révolte ! Mais maintenant, compte tenu de l'état de Laura, je regrette mon geste d'adulescent mal luné.

*Il a dit vingt-quatre ans ?*

— Parce que vous non plus n'avez jamais été lié par correspondance ? Mais quel âge avez-vous aujourd'hui ?

— J'ai vingt-huit ans et je suis très heureux au sein de ma bande de *sans-identité* ! En fait, je n'ai jamais compris l'intérêt des affiliations par haute similarité. Pour moi, le bonheur se trouve dans le partage des différences, de celles qui offrent en conversation sans ennui. Bon, c'est vrai aussi que je n'ai jamais développé plus que de l'amicalité avec mes camarades, mais nos rapports me conviennent très bien comme ils sont. Et puis je ne vois pas qui pourrait me correspondre avec mes habitudes de frondeur ! Le type serait sérieusement à plaindre !

— Alors ça fait quatre ans que vous vivez sans fiche, résumé Sylviana. *Cela paraît si invraisemblable d'être réel sans être reconnu comme tel, se dit-elle. Marco vit dans un taudis sans ressource ni code propre et il ne se plaint de rien, tandis que je m'apitoie tous les jours de mon célibat interminable alors que j'ai accès à tout. En fin de compte, ceux sont peut-être ces sans-fichage qui sont les plus épanouis de tous nos résidents.*

Ils arrivèrent enfin derrière les locaux, juste au-devant d'une bouche d'égout. Encore, ils allaient barboter dans les fientes urbaines.

— Si vous réussissez votre coup, demanda Sylviana en descendant de la voiture, qu'allez-vous faire ensuite ?

— *Quand nous réussirons notre coup, tu veux dire ! Dès que nos identités seront entrées dans la base générale, les dispositifs trafiqués que nous portons seront actifs et serviront à confirmer au programme que nous sommes d'authentiques citoyens. Je pourrai donc emmener Laura se faire soigner et nous reprendrons la vie comme elle l'était avant.*

— Mais les autorités pourront vous localiser à ce moment, vous y avez pensé ?

— On y a pensé, et on a prévu le coup. Dès que cette affaire sera close, on fêtera notre victoire en refoutant nos appareils en l'air.

## XXIV

### V

Les profondeurs de l'entreprise *Affiliate* étaient moins salissantes que celles de la ville elle-même. Déambulant d'une passerelle de gestion à l'autre, le groupe de Marco arriva rapidement à un escalier de service dont le passage était barré par bien des lianes de poussière. S'en débarrassant d'un revers de main, ils atteignirent une porte marquée en noir par trois mots : *Section de maintenance*.

— Nous sommes au premier sous-sol, interpréta Sylviana en murmurant. Il y a un autre escalier plus loin qui amène au hall d'accueil, mais il y aura sûrement des surveillants. Le processeur central est au troisième.

Marco lui sourit avant de la remercier pour l'information. Sa satisfaction s'en trouvait animée autant par sa motivation personnelle que par l'implication de cette inconnue qu'il ne connaissait pourtant même pas au matin. Lui et ses comparses furent rapidement menés à bon port par l'administratrice, s'arrêtant à l'embouchure d'un couloir pour faire une prospection des lieux.

Il y avait deux gardiens de nuit dans l'antichambre de l'entreprise. Les hommes, de forte corpulence et munis de lampes torche, déambulaient avec lancinance d'un recoin à l'autre de la large alvéole qui servait autant à la réception de clients qu'au vivre-ensemble de ses salariés. De loin, ils paraissaient tels des fantômes de conscience disparue.

— Comment tu comptes t'y prendre, demanda Anna à Marco. Si on tire, les autorités risquent de rappliquer illico. Est-ce qu'on fonce simplement pour atteindre les étages ?

— Non. Ils vont nous y suivre s'ils nous repèrent. Marco y réfléchit. Il y a une autre solution, mais il va falloir se séparer pour que ça fonctionne.

Le tir fit alors mouche. Le vieux, qui ne devait en fait son surnom qu'à la durée de son célibat désiré plus qu'à des dégradations dans ses capacités musculaires, s'était muni d'une agrafeuse qu'il avait jetée sur l'un des gardes. Gémissant d'une douleur migraineuse, celui-ci se frotta le crâne d'une main avant de récupérer son taser de l'autre. Repéré, Gérald se mit à courir, accompagné d'Anna qui devait servir à accaparer l'attention du deuxième poursuivant. Tandis qu'ils menèrent les gaillards vers les bureaux, Marco et Sylviana eurent le champ libre pour rejoindre les escaliers.

L'administratrice prit les devants. Elle savait par où passer pour couper au plus court. Sachant les étages non encadrés, elle en accéléra même le pas.

— Attends, pria Marco. On va nous entendre si on court.

— Il n'y a personne qui surveille le coin, rétorqua-t-elle. On pourrait même hurler que ça n'empêcherait pas notre progression. »

L'information surprit Marco. « Tu as l'air sûre de toi. Mais pourquoi le bâtiment serait si peu gardé ? Ils n'ont pas peur à la direction que quelqu'un pille le lieu en nocturne ? Il n'y a pas de suivi par caméra ?

— Pourquoi faire ? Dans la tête des responsables, tout le monde est censé avoir une fiche d'identité, alors voler des données mémorielles n'aurait pas d'intérêt. On retrouvait vite les contrevenants par l'historique de localisation de leur bracelet.

— Mais il suffirait juste de le retirer puis de le remettre après visite, non ?

— Ça n'est pas si simple, l'informa Sylviana. Pour qu'il reste actif, il faut qu'il soit constamment en contact avec le pou de son propriétaire. Si on l'enlève, notre fichier disparaît.

— Mais alors, réagit Marco, j'ai supprimé ton dossier quand j'ai arraché ta montre ? Je croyais que ça empêchait juste le suivi des déplacements ! Il s'en trouva sincèrement honteux. Merde, je n'avais pas cette info...

— Ça n'a pas d'importance, le rassura Sylviana. Le fichier n'est pas directement effacé. Il est juste en état de suspension de mise à jour jusqu'à son contrôle de gestion. Mais comme j'ai des témoins de mon emploi ici, une demande de reconstitution sera facile à faire dès demain.

Ils arrivèrent enfin au dernière étage.

— On y est. C'est là qu'est l'ordinateur central.

Ils entrèrent et Marco inséra la clef de mémoire dans la machine.

## VI

Les fichiers massifs s'étalèrent sur l'écran au point d'en devenir minuscules à l'œil nu. Devant les dizaines de propositions d'actions que lui fit le processeur, Marco s'en trouva privé de ses cinq sens. Cliquant d'abord au hasard, il se retrouva dans une rubrique qui résumait les habitudes de restauration des résidents et qui servait au programme à établir des correspondances en s'ajoutant au reste des données de routines. Il en fut plus perdu qu'un trombone au milieu d'agrafes. Revenant sur la page arrière, il regarda Sylviana d'un air exploré qui la

## XXVI

fit céder. Elle prit alors le relais pour commettre à sa place le méfait de l'insertion des contrefaçons à la base de données initiale.

*Je te devrai un verre en rentrant*, nota pour lui-même le marginal.

Sylviana ne mit pas plus d'une minute à affilier un code unique aux faux profils. Se faisant, les identités feintes en étaient rendues réelles par toutes leurs données pré fournies. Quand elle sectionna la fiche de Laura Delmar, les détails de sa vie que le vieux avait notés défilèrent les uns après les autres, s'insérant de façon permanente dans la base.

Elle s'occupa ensuite des autres. Il y avait sept des amis de Marco en plus de sa sœur et lui-même qui souhaitaient réintégrer temporairement le monde contrôlé. Prenant le moins de temps possible pour des lectures, elle ne tenta pas de rectifier certaines précisions qui pourraient être suspectes, étant vouées à disparaître par l'arrachage à venir de leurs brassards.

Ce ne fut que sur le dernier qu'elle tiqua. C'était celui de Marco.

— C'est drôle, souffla-t-elle, tu as déjà une alerte maintenant que la connexion est rétablie.

Marco la regarda sans comprendre, puis il suivit des yeux son doigt.

— Là, poursuivit-elle, montrant un cercle rouge pulsant sur sa montre de bric et de broc. Tu as une affiliation confirmée.

Marco crut qu'elle se moquait de lui.

— Attends... Ça veut dire que ce foutu programme a fini par me trouver un « âme sœur » après quatre ans d'isolement ? Comment c'est possible ?

— La personne ne devait pas être majeure quand tu t'en es débarrassé. C'est souvent à cause de la différence d'âge que le vide dans les calculateurs dure des années. Ton affilié doit être plus jeune que toi.

— Comme pour le vieux ? Et on peut savoir qui c'est ? Il regarda son bras avec embarras. Est-ce que c'est une femme ou un homme ? Ce n'est pas que j'aie une préférence, mais mon ancien dispositif n'arrivait pas à établir de pronostic là-dessus. Si la personne est localisable, je pourrai peut-être rentrer en contact avec elle, même sans une fiche.

— Tu peux, oui, approuva Sylviana d'un ton un peu malheureux. Et je pense qu'elle sera heureuse de te voir venir à elle. Parce qu'elle doit être dans la même situation que nous tous, à se languir d'un affilié qui n'arrive pas.

Le doigt au-dessus du bouton de validation, Marco arrêta pourtant son geste.

## XXVII

— Non, dit-il, non. Je ne peux pas faire ça. Il retourna à la page de confirmation de fusion de données et se contenta d'offrir enfin à la base centrale ses nouveaux profils. C'est pour Laura que je suis là et pas pour moi. Même si je me suis toujours posé la question de mon destin sur le plan de mes attaches affectives, j'en dispose déjà de beaucoup trop dans notre gîte pour me plaindre. Bien qu'il ait l'air minable comme ça, c'est là que je veux être, et un inconnu que je n'aurais jamais rencontré avant ne pourrait rien y changer. Dès que j'aurai emmené Laura à l'hôpital, nous retournerons ensemble dans notre paradis de poubelles. Et comme l'homme redevient poussière, le fiché redeviendra non fiché.

### VII

Laura Delmar fut reçue à l'hospice comme n'importe quel autre malade en stade critique. Branchée aux réparateurs tissulaires les plus performants, son cancer n'en fut vite qu'un lointain souvenir, reposant avec les restes de l'indépendance de l'homme qui en avait causé sa perte à bien des égards. La jeune femme était restée seulement cinq heures alitée à subir le traitement d'usage de reconstruction corporel, et voilà qu'elle était de retour le soir même au sein de son école à l'abandon dans une forme presque olympique.

Elle vint pour la première fois à la rencontre de Sylviana afin de la remercier de son intervention. Accompagnée de son frère, le sourire des deux affiliés par naissance était plus radieux que celui de liés par correspondance.

Regardant après le bracelet de Marco, l'administratrice remarqua le point rouge sur l'écran fissuré.

— Tu ne l'as donc vraiment pas ouvert ?

— Non, répondit-il, et je le casserai sans regarder ce soir, lors de la fête en l'honneur de Laura. Mais on serait ravis que tu restes pour en profiter aussi. Sans toi, elle serait morte en à peine une semaine.

Sylviana fut heureuse de la reconnaissance qu'il lui portait mais elle refusa l'invitation. Il était l'heure pour elle de recouvrer son identité. Même si cette métropole souterraine offrait une liberté qui ne pourrait jamais naître des fichages de citoyens, Marco lui avait prouvé que garder en authenticité ne lui coûterait pas de connaître éternellement la solitude. Sans avoir changer ses habitudes, quelqu'un correspondait au profil de cet errant envers et contre tout, et surtout malgré les lieux déstabilisants qu'il fréquentait. Alors qu'elle fit ses adieux à l'utopie des réfractaires au bonheur prédéfini, décelant par leur poignée de main la

## XXVIII

déception de Marco à leur séparation, elle entama sa marche jusqu'au centre-ville.

Réintégrant les locaux d'*Affiliate* – cette fois par la porte principale – elle y trouva en justification de la perte de son bracelet le motif d'une bousculade. Aisément identifiée comme elle l'avait prédit, un des façonneurs de machineries lui fournit vite un nouvel apport et ses données archivées permirent de lui procurer un renouvellement immédiat de son numéro d'identification. Enfin, après une journée de vide administratif, elle redevenait existante.

Elle regagna son bureau où Giby lui demanda les nouvelles. *Si elle savait*, s'amusa Sylviana. Malgré l'incident d'hier et la rumeur d'une intrusion des services dans la nuit, on avait prétexté avec facilité d'interprétation que dans les deux cas les intrus cherchaient juste quelques mobiliers à revendre. La jeune femme rassura sa collègue concernant sa soirée morose qu'elle aurait passée dans son appartement, obtenant d'elle un rire compatissant.

— Je ne te parle pas de ta soirée, corrigea Giby, mais de ton apport ! Tu as regardé si ton statut de correspondance avait évolué depuis hier ?

Non, Sylviana n'avait pas regardé. En fait, son suivi d'affiliation était en voie de devenir la dernière de ses préoccupations journalières. Pensant à Marco, ressassant ses propos de détraction pérenne, elle était décidée maintenant à faire de son plaisir solitaire sa priorité, en écoutant seulement ses envies de l'instant. En ce sens, les conférences de *blabla* philosophique auxquelles elle craignait d'assister par dépit trouveraient définitivement son public ailleurs. En accrochant son petit brassard, elle n'avait même pas vérifié si un rond rouge s'était allumé. Et c'était bien la première fois depuis les trois dernières années écoulées.

Mais il y avait bien un cercle pourpre occupant son profil. Elle en perdit sa respiration, en arrêtant ses rédactions d'actualisation sur son poste. Pour la première fois, elle lut une autre phrase que cette négation qui lui était si familière.

*Nous avons trouvé des attraits sociaux majeurs en correspondance.  
Touchez l'écran pour afficher le profil d'identification de l'affilié.*

Persuadée de trouver un bonheur dans un isolement physique comme intellectuel, voilà qu'une promesse d'épanouissement partagé lui tendait les bras. *Finalement*, se dit-elle, *peut-être que l'utopie d'une cité parallèle aux conditionnements urbains ne peut satisfaire que les désespérés.*

# XXIX

Appuyant sur l'écran du calculateur, elle laissa les algorithmes prédire son avenir par une identification par analogie.

*Numéro de profil associé : 128.423.*

*Taux de correspondance maximale estimée : 95,437 %.*

*Identité : Delmar, Sylvin, Marco.*

© Johanna Blouin 2026



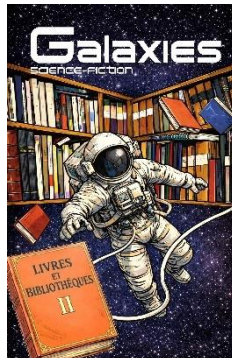
*Sociologue de formation et ancienne chargée d'études, Johanna B. Blouin est une passionnée de lecture en tout genre. Inspirée autant par les ouvrages de sciences humaines que de science-fiction et de fantastique, son écriture doit autant à des auteurs tels que Philip K. Dick et Robert Jackson Bennett, en exploitant des sujets de société actuels qui touchent notamment au quotidien, mêlant intégration sociale, déviance et genre.*

## Projet :

## Livres et Bibliothèques II

En juin 2025 paraissait aux éditions Arkuiris une anthologie, dirigée par Pierre Gévert, sous le titre *Livres et Bibliothèques, Demain et Ailleurs*. Disponible en librairie ou auprès de l'éditeur<sup>1</sup>, ce volume rassemble 17 nouvelles choisies parmi les 114 envoyées par leurs auteurs pour répondre à l'appel à textes.

Un tel choix est bien sûr toujours un peu subjectif, d'autant qu'il importait d'éviter des doublons en matière de sujet, de style, etc. Et donc, les nouvelles qui seront rassemblées dans le Hors-Série 2026/1 de la revue ne constituent nullement un second choix, mais des textes de qualité certaine et d'intérêt réel. Les suppléments numériques des Galaxies vont nous permettre, en attendant la publication, de vous en donner un avant-goût !



<sup>1</sup> <http://arkuiris.com/livre.php?id=51>

## Book Trip

Vincent Ferrique

*Sur la Lune, où survit la dernière bibliothèque du monde, une poignée de très vieux bibliothécaires refuse de voir les livres sombrer dans l'oubli. Quand Adély et ses compagnons décident de quitter leur exil pour rappeler à l'humanité le pouvoir de la lecture, leur équipée prend des allures de croisade aussi absurde que bouleversante. Entre satire, tendresse et révolte, cette nouvelle met en scène des insurgés inattendus, bien décidés à défendre une certaine idée de la culture avant qu'elle ne disparaisse tout à fait.*

DÉLYS POSE SA LISEUSE et se frotte les yeux. L'âge complique sérieusement sa boulimie de lecture. En dépit de ses sept opérations et du remplacement de ses rétines, ses 92 printemps pèsent lourd.

**A** Il contemple Bernadette avec tendresse. Sa femme sommeille, comme souvent dans le creux de l'après-midi. Personne n'a emprunté de livres aujourd'hui, peut-être qu'un habitué la sollicitera dans la soirée. Mariés depuis 67 ans, liés par l'amour de l'écrit comme par la glu. À 90 ans, Bernadette est la benjamine des 37 derniers bibliothécaires.

L'écran hologramme s'allume soudain, juste sous son nez. Il sursaute, toujours pas accoutumé à voir apparaître une image un peu n'importe où, n'importe comment. Cette maudite puce géolocalisatrice permet de le joindre qu'il barbote dans son bain ou dans ses songes, au sommet du mont Fuji ou au fond d'un cratère lunaire.

— Monsieur Adély Myroslovitch ? demande un fonctionnaire au sourire convenu.

— Lui-même, grommelle-t-il.

— Remplissage de l'autorisation annuelle d'exercer 12-TZ-bis. Pouvons-nous commencer immédiatement ?

— Oui, finissons-en.

— Merci, monsieur. OK, donc votre état civil est prérempli. Ensuite, case 1 : activité. Il y a noté : bibliothèque. Une erreur, manifestement ?

Comme tous les ans, Adély confirme avec un soupir qu'il est bel et bien documentaliste.

— Vous voulez dire, médiathèque, plutôt ? Des films, des holos, du son...

— Non, non. Nous ne possédons et ne prêtons que et uniquement

## XXXII

des ouvrages de lecture. Quelquefois avec des images dedans, mais le principal support reste l'écrit.

— Et vous avez des abonnés ? Enfin, par curiosité, hein ! c'est pas dans la fiche.

— Vu que nous sommes la dernière bibliothèque, nous regroupons tous les assidus du bouquin. Environ 2 000 personnes.

— Ah, quand même ! Excusez, n'y voyez aucune ironie... Bon, toujours la même adresse : numéro 39 camp alpha-prime, mer de la Tranquillité, Lune ?

— Ouais.

— Pourquoi la Lune ? Pas simple pour prendre un livre, non ?

— Nous prêtons surtout des ouvrages numériques...

— S'cusez encore, j'pensais pas que vous étiez si moderne.

— Nous conservons des œuvres sur papier, mais seuls les habitants du camp les empruntent, essaye de se justifier, sans raison, Adély.

Il se retient de préciser que les autorités les ont relégués sur la Lune au prétexte que plus personne ne s'intéresse aux livres. Ils côtoient les mangeurs de viande, la secte des pilotes de motos à essence et les fondus de Fortnite.

— Ah ! reprend le bureaucrate, je vois une question « audience ». Je marque 2 000 membres, c'est ça ?

— Tout à fait.

— L'an passé, vous en aviez déclaré 2 350.

— La moyenne d'âge de nos fidèles doit tourner autour du siècle. Nos rangs s'éclaircissent...

L'homme tapote quelques touches-hologrammes, représentant des images simples. Adély subodore que le fonctionnaire, qui ne dépasse pas la trentaine, ne communique que par ondes vocales. Peut-être ne sait-il pas lire au-delà des quelques dizaines de mots nécessaires à son travail. Il renonce à l'idée loufoque de lui refourguer un petit livre.

Une impulsion lumineuse réveille Bernadette. Elle cligne des yeux et établit la liaison d'un geste aérien qui déclenche la touche hologramme.

— Antoine ! salue-t-elle avec un sourire. Toujours vivant ?

— Comme tu vois ! Je me porte comme un charme, je retrouve mes cent ans !

— Quelle chance ! Tu sais qu'Adélouise et Miroslav sont décédés la semaine passée ?

— J'ai appris, oui. Ils approchaient les 130, quand même.

— Oui. Cela nous a fait un choc avec Adély. Miroslav nous avait initiés à ce métier, voilà bien des lustres. Et ils étaient les ultimes lecteurs de Berlin. Tout un monde qui continue à disparaître... Enfin, que puis-je pour toi ?

## XXXIII

— J'ai terminé *La servitude zombie*, tu as autre chose à me proposer ?

— Super bouquin, non ? Un des derniers écrits, en tout cas un des derniers édités. Je me rappelle la mort de l'auteur, j'étais jeune fille... Un évènement passé inaperçu, déjà... Tiens, il a pondu trois autres titres, je te les envoie ?

— Vas-y ! Je te fais confiance, tu le sais.

Bernadette clique sur quatre ou cinq icônes devant elle, et quelques notes s'égrènent pour signifier que le destinataire a bien reçu les fichiers.

— Tout de même, reprend Antoine, quel désastre cet exil de la dernière bibliothèque sur la Lune ! J'en ai ma claque de cette liseuse, j'aimerais bien pouvoir bouquiner sur un vrai support.

— Tu possèdes ta propre collection, non ?

— Bah ! avec les dégâts du temps, il m'en reste à peine une cinquantaine. Que j'ai lu une dizaine de fois chacun ! Et pour s'en procurer, il faut pouvoir allonger les millions.

— Je sais, un ouvrage papier en bon état est une sorte de miracle de nos jours. Que veux-tu, ils appellent cela le progrès.

— Ouais... On appartient au passé...

— Pauvre Antoine ! Écoute, je devrais pas te le dire, mais... t'as toujours un petit-fils qui habite Washington, non ?

— Oui, mais il ne possède aucun livre. C'est un jeunot de 72 ans, il ne jure que par ces satanés écrans holographiques.

— Quand même, tu devrais lui rendre visite la semaine prochaine. Et suis les infos sur ton mur-écran, même si tu détestes cela.

— Que veux-tu dire ?

— Surprise, Antoine, surprise !

Bernadette raccroche. Adély termine sa corvée administrative et l'imite.

— Bernadette, bougonne-t-il gentiment, tu es une sacrée pie. Et si ce brave fonctionnaire avait capté ta conversation avec Antoine et que tu lui avais mis la puce à l'oreille ?

Ils estiment, avec un sourire de connivence, peu vraisemblable qu'un gamin illettré puisse se montrer assez malin pour les faire surveiller.

\*

Adély descend du train magnétique le premier, suivi, clopin-clopat, de ses trente-six collègues. Les plus ingambes aident les moins bien préservés à ne pas rater une marche, les androïdes de la compagnie transvasent les impotents des compartiments vers les fauteuils roulants lancés sur le quai. On s'organise comme on peut pour que les valides poussent les moins bien lotis.

## XXXIV

Lentement mais sûrement, le groupe gagne le hall d'embarquement de l'astroport lunaire sous les yeux étonné des quadras en visite professionnelle. Quelques-uns jurent devant cette masse informe qui occupe la presque totalité du large couloir d'accès.

Enfin, Adélyls atteint le comptoir, suivi de son envahissante petite troupe. L'hôtesse le regarde approcher, dubitative.

— Mademoiselle, explique Adélyls, mes amis et moi aimerions fort nous rendre sur Terre. Quand décolle la prochaine navette ?

— Mais, cher monsieur, les tableaux holographiques sont là pour vous renseigner ! Voyez, esquisser un geste de la main comme cela...

— Ah ! Foin de ces aberrations modernes. Serait-il possible d'obtenir des informations de votre bouche ? D'humain à humain, en quelque sorte.

Surprise, la jeune femme déclenche un écran, décrypte les signes simples et colorés et éclaire Adélyls :

— Départ dans 45 minutes, le suivant dans trois heures et demie.

— Fort bien, nous prendrons le premier. Où doit-on se rendre pour embarquer ?

— Eh, bien ! le tunnel sur votre gauche, là... Suivez les hologr... Euh, je vais vous conduire. Pourriez-vous me présenter vos billets ?

— Impossible. Nous n'en avons pas, à vrai dire.

Impassible, l'hôtesse appuie sur un discret bouton d'appel d'urgence. Elle sent venir les embrouilles avec cette hétéroclite meute de vieillards.

— En ce cas, et croyez bien que je le regrette, je ne peux vous autoriser l'accès à bord.

— Mademoiselle, vendez-nous 37 titres de transport, je vous prie.

— Euh... en fait, vous devez passer par les bornes holographiques. Elles vous délivreront les billets. Je vous aiderai, précise-t-elle avant les protestations qu'elle sent poindre.

Elle active un écran devant elle et pianote sur différentes icônes. Quelques dizaines de secondes plus tard, elle affiche un rictus ennuyé et annonce avec une petite voix :

— Bien... donc, plus de place sur le prochain vol. Il faudra prendre la navette d'après-demain, à 18 heures. De plus... euh... il vous en coûtera 12 450 crédits pour les 37 sièges. Euh... et 210 crédits de plus par fauteuil roulant... Pour l'encombrement...

— Navré de vous contredire, chère mademoiselle, mais nous devons absolument embarquer maintenant. Et les subsides gouvernementaux pour la bibliothèque étant ce qu'ils sont, je ne peux vous remettre que 370 crédits pour les billets. Pas un sou de rab.

L'employée scrute avec un zeste de frayeur la troupe qui commence à gronder et à s'agglutiner autour de son bureau. Avec un soupir de soulagement, elle aperçoit le responsable de l'astroport qui se fraie un

## XXXV

chemin, accompagné de trois costauds de la sécurité.

— Que se passe-t-il, ici ? questionne-t-il sans aménité.

— Ces messieurs-dames désirent embarquer, sans billets ni réservations.

— De préférence immédiatement, confirme Adélyls avec un sourire torve.

— Ah ! Et quelle urgence vous pousse ainsi ? Si la situation le justifie...

— Nous devons retrouver la Terre, pour redonner à la lecture ses lettres de noblesse. Impérieux, indispensable, essentiel.

— Je vois... Bon, cher monsieur, je vais vous prier de faire demi-tour avec vos amis. Ce n'est ni un hospice ni un centre de charité, ici. Achetez des billets et revenez avec, nous vous accueillerons avec plaisir.

Les médias lunaires relateront que c'est à ce moment précis que tout a dérapé. Trente-sept personnes âgées se ruent – à leur rythme – vers le couloir d'accès à la navette. L'hôtesse se planque derrière son comptoir, le directeur, ahuri, s'écarte et ordonne aux trois agents de sécurité d'arrêter le flux. Ils attrapent chacun un pauvre bougre, et ceux-ci crient à l'assassin, se sentent molestés. Un attroupement se forme, les voyageurs prennent fait et cause pour les grands-pères et les arrières-grands-mères.

Le patron insiste, veut stopper l'intrusion. Le drame se noue en quelques secondes : bousculé par un vigile, Laurentino, cent douze ans, s'écroule, lâchement abandonné en pleine action par un cœur en sursis.

Les secours sont appelés, les agents hués par la foule. Dépassé, le directeur n'a d'autre choix que de laisser le flot des vieillards s'engouffrer lentement dans le couloir, de peur que la masse ne le lynche. Adélyls lui lance un regard de défi et une liseuse électronique datant du début du XX<sup>e</sup> siècle.

— Merci de votre collaboration. Acceptez ceci en témoignage de notre reconnaissance, j'ai téléchargé vingt titres dedans. N'hésitez pas à les parcourir et à les diffuser dans votre entourage.

Puis, il se retourne vers ses collègues qui commencent à grimper dans la navette :

— Laurentino sera honoré comme un martyr de la cause. Le livre renaîtra !

Et il disparaît à son tour dans l'appareil.

Avec trente minutes de retard, le temps d'installer les grabataires et de ranger les fauteuils, le vaisseau prend son envol pour la Terre. Témoin de la scène dans le hall de l'astroport, le pilote ne s'est pas soucié de faire descendre ces passagers sans billets.

Le voyage se déroule agréablement pour Adélyls et sa bande, bien qu'ils

## XXXVI

regrettent le peu d'entrain des employés à accéder à leurs légitimes demandes en matière de pharmacie, d'accompagnements fréquents aux toilettes ou de respect de leurs nombreuses et diverses restrictions alimentaires.

— Mesdames et messieurs, nous allons bientôt atterrir à Cap Canaveral, Floride. La température au sol est de 27 °C et le temps est au beau fixe. Nous vous souhaitons un agréable séjour...

Adély attrape le premier steward qui passe :

— En Floride ? Pourriez-vous indiquer à ce brave pilote que nous désirons nous rendre à Washington ? C'est essentiel pour nous. Avec cet engin, ce ne sera qu'un détour de deux petites heures.

— Monsieur, c'est impossible. Il n'existe que cinq astroports sur Terre, et, à ma connaissance, aucun à Washington. Vous avez de la chance, celui de Floride est le plus proche de la capitale.

— Vous ne comprenez pas, jeune homme. C'est primordial pour nous, voyez-vous ? Soyez gentil d'avertir le pilote de mettre le cap sur D.C. C'est une sorte d'avion votre engin, il parviendra à se poser sur un aéroport. Il existe des aéroports à Washington, n'est-ce pas ?

— Oui, mais... Mais non ! Nous atterrirons en Floride ! Vous pourrez rejoindre Washington par une ligne aérienne intérieure ou par le train.

Ils ont beau chevroter d'intenses revendications, et Carmelita asphyxier la cabine de flatulences toxiques dues à l'angoisse et à la colère, la navette se pose sans coup férir sur le tarmac de Cap Canaveral. Floride.

Après d'après négociations devant le refus des ancêtres de débarquer, et sous la promesse qu'un agent de l'astroport les aiderait à poursuivre leur périple, la troupe se retrouve avec bagages et fauteuils dans le hall principal. Un jeune homme, frais émoulu d'une prestigieuse université, se présente et s'enquiert de leur souhait quant au mode de transport pour rallier Washington.

— Le plus rapide sera le mieux, exige Adély.

— En ce cas, le train express pour l'aéroport d'Orlando, puis l'avion. Voyons, continue-t-il en ouvrant une fenêtre holographique, 36 passagers, Orlando-Washington avec le transfert depuis Cap Canaveral. Voilà, départ du convoi dans une heure et de l'avion dans quatre.

— Excellent. Enfin quelqu'un de serviable et de compétent. Nous commençons à désespérer. Où se trouve le quai de la gare ?

— Un instant. Tout d'abord, avez-vous un moyen de paiement holographique ou, à défaut, peut-être un objet désuet comme une carte bancaire ?

— Bien entendu. J'ai amené le chéquier de la bibliothèque.

— Un... chèque ? OK, j'aurais au moins une histoire à raconter à mes petits-enfants. Cela fait 4 250 crédits.

## XXXVII

— Demandez à votre machine une réduction de groupe, ainsi qu'un tarif spécial troisième âge. Nous ne disposons que de 370 crédits.

— Ah... Excusez-moi quelques minutes, voulez-vous ?

— Vous n'allez pas nous abandonner comme de vieilles chaussettes, hum ? Votre directeur a promis !

Après les avoir assurés qu'il s'en allait trouver la meilleure des solutions pour eux, le gamin s'éloigne. Adély s'écroule dans un fauteuil moelleux. Le voyage l'a exténué, comme ses complices, et il ne semble pas près d'être terminé.

Un employé de l'astroport apporte des bouteilles d'eau et des plateaux-repas. Ils certifient à ces encombrants invités que tout cela est gratuit, en gage de bonne volonté pour patienter. La moitié des anciens ne boit pas – ce n'est pas la bonne marque – et aucun ne mange, pour des raisons aussi diverses qu'exotiques.

Alors que deux bibliothécaires exigent des bonbonnes d'oxygène, Adély, qui commence à trépigner, voit revenir le jeune employé dévoué.

— Excellente nouvelle, mes amis, entonne-t-il avec un grand sourire, je vous ai déniché un transport direct jusqu'à Washington, vous pourrez même demander une adresse exacte et vous faire déposer au pied de votre destination, quelle qu'elle soit. Et pour rien ! L'astroport vous offre ce service pour se débarrasser... honorer nos vaillants ancêtres.

— Ah ! Tout de même ! Allons, les copains, desserrez les freins, réveillez vos voisins, nous embarquons pour Washington. Nous vous suivons jeune homme !

Cahin-caha, l'équipe traverse le terminal sous les regards étonnés des voyageurs et parvient à un petit parking où attend un vieux bus brinquebalant. Susplicieux, Adély apostrophe le gamin :

— Serait-ce là votre solution ?

— Mais oui, mon bon monsieur. Un authentique car des années... où peut-être encore avant, qui vous rappellera le temps de vos vingt ans, voire qui se fera une joie de vous ramener en enfance. Il comprend des toilettes, une soute pour vos fauteuils et un chauffeur à votre disposition. J'ai fait déposer de l'eau en quantité, des aliments pas trop durs à mâcher et deux housses mortuaires. Au cas où...

— Quoi ?

— Nan, je déconne. Bon, vous embarquez ?

— Je pensais plutôt à un vol direct...

— Allons ! Ce car sera plus confortable, et réservé au seul usage de vos amis. Vous y voyagerez comme des coqs en pâte, et dans hum ! à peine quelques jours, vous arriverez frais et dispos.

— M'ouais. On va pas tergiverser davantage. En route, les copains !

Et la troupe de s'engouffrer dans le car, tandis que le gamin fourre les

## XXXVIII

fauteuils dans la soute. Il assure au conducteur que son sacrifice lui vaudra une grosse prime, au moment où ce dernier s'apprête à fermer les portes.

Enfin, le lourd véhicule s'ébranle et prend la direction du nord. Par la fenêtre, Adély, taquin, balance une liseuse garnie de bouquins au jeunot. Sans se bercer d'illusions.

Le voyage est long, fastidieux et désagréable. Les toilettes sentent, et le chauffeur bougonne lorsque Bernadette suggère de s'arrêter toutes les demi-heures. Ce vieux bus décati a les amortisseurs en berne, le moteur hurle comme une banshee et les trépidations secouent les os parfois fragiles de la communauté. Alors, quand Adély demande poliment au conducteur un léger détour pour prendre un copain à Richmond, Virginie, et que celui-ci l'envoie paître, la coupe est pleine. Il vitupère, menace de le dénoncer à l'astroport, voire de lui lire un livre pendant qu'il les convoie. Épouvanté, il consent, de mauvais gré.

Ainsi, Nicéphore les rejoint au pied d'un pavillon de banlieue. Aidé de trois amis, il dépose dans la soute un sac au bruit de ferraille qui pèse presque aussi lourd que le poids des ans. Le car penche sous la charge. L'irascible chauffeur s'en inquiète :

— Merde, y'a quoi là-dedans ?

Adély regarde de travers l'importun. Puis, avec un sourire torve :

— Des flingues à profusion, quelques kilos de munitions et même un bazooka et un mortier.

À question indiscreète, réponse stupide ! L'autocariste soupire de lassitude et redémarre. Encore quelques heures, et il sera tranquille.

À Washington, Adély ordonne au conducteur, qui ne rouscaille plus, de les déposer devant la bibliothèque du Congrès. Tout le monde débarque.

— Et voilà, annonce-t-il enfin, vous êtes arrivés. Pas fâché d'être débarrassé de vous, hein ? Le prenez pas mal, mais z'êtes pas de tout repos les anciens, hein ?

— Cher monsieur, je ne vous gratifierai pas d'une de nos merveilleuses liseuses. Vous vous montrez par trop détestable. Et vous n'êtes pas tout à fait délivré de nos personnes : Zigomar est décédé cette nuit, il est couché au fond. Nous vous le laissons, faites le nécessaire pour ses obsèques. Et dépêchez-vous, il commence à sentir le faisandé.

La troupe s'éloigne sans attendre de vaines protestations, et s'ébahit à la vue du magnifique monument. Des fenêtres holographiques s'ouvrent partout devant eux sur le parvis, pour les inviter à la visite, pour leur conter l'histoire de la bibliothèque, du bâtiment ou de sa transformation en musée suite à la disparition des lecteurs. Ils les ferment d'un mouvement de main, les unes après les autres, passablement irrités par cette intrusion

## XXXIX

incongrue. Enfin débarrassés, ils s'approchent de l'entrée où un automate délivre les billets.

— Bien, annonce Adély, nous voilà sur place, plus qu'à pénétrer dans le saint des saints.

— C'est un guichet impersonnel, holographique et extrêmement bavard, Adély, nous abaisserons-nous à utiliser cette... chose ?

— Je crains qu'il ne soit plus temps d'atermoiements. Nous pouvons, je crois, passer à la méthode forte. Nicéphore ?

L'interpellé acquiesce d'un hochement de tête et ouvre le sac mystérieux extrait des soutes du car. Il en sort un véritable arsenal et, avec Adély, ils distribuent les M16, les Kalachnikovs et les munitions. Adély s'encombre en personne du bazooka, avec un petit rictus sardonique.

Dans un cliquetis métallique, les bibliothécaires installent les chargeurs et arment. La demi-douzaine de badauds qui traînent autour du musée préfèrent prendre la poudre d'escampette après que Bernadette a envoyé dans l'automate une salve qui pétarade dans la quiétude de ce matin d'automne.

— Ta gueule, assène-t-elle pour unique épitaphe.

Adély gratifie sa femme d'un fougueux baiser et expédie une roquette dans la porte du bâtiment. Celle-ci se rend à ses arguments, et l'invasion débute.

Les quatre vigiles, armés de matraques, capitulent sans résistance, plus impressionnés finalement par les fauteuils roulants de leurs agresseurs que par leur arsenal. Ils sont invités à dégager par la fenêtre après avoir sous la menace barricadé la porte béante.

Adély et Bernadette disposent leurs troupes. Deux camarades bien équipés protègent chacune des issues, on a occulté les vitres. Puis, ils attendent une réaction.

Celle-ci ne tarde guère, sous la forme de deux véhicules de la force publique qui déboulent devant le monument. Deux officiers s'approchent, mais retournent prestement à couvert lorsque Nicéphore envoie quelques balles siffler à leurs oreilles. Un mini-drone mégaphone vole doucement jusqu'à quelques mètres de la porte :

— Ici la police de Washington. Le FBI arrive. Nous vous invitons à vous rendre sans histoire. Vous ne semblez pas de prime jeunesse, vous ne pouvez lutter contre des hommes aguerris. Ne gâchez pas vos dernières belles années.

Du premier étage, un tir bien ajusté détruit l'engin pour toute réponse.

Bientôt, une armada de véhicules rejoint le parvis. Une flopée de flics, une douzaine d'agents du FBI, une escadrille de journalistes, alléchés par cette comédie relatée par les gardiens éjectés *manu militari* : des grabataires

en délire prennent en otage la librairie du Congrès. La reconnaissance faciale des caméras de surveillance a dénoncé les hurluberlus qui travaillent sur la Lune dans la dernière bibliothèque. Hollywood envoie des scénaristes, le président se tient informé. Il ne souhaite pas que les fédéraux massacrent une poignée de vieillards à trois mois des élections. Les employés du musée qui ont aidé ces paisibles retraités à se barricader donnent interview sur interview.

Enfin, un négociateur du FBI s'avance précautionneusement.

— Oh ! Là-dedans, vous m'entendez ?

— Ouais, on a branché nos sonotones.

L'homme reste coi devant cette réponse et les rires qui fusent.

— Vous voulez connaître nos revendications, peut-être ? lui suggère Adély.

— Euh... oui, en effet. À défaut, une reddition immédiate serait la bienvenue. Vous allez y laisser votre peau, grand-père.

— Nous sommes prêts à mourir pour la cause !

— Bon Dieu, mais quelle cause ? Les droits du quatrième âge ?

— Négatif. La reconnaissance officielle de l'intérêt de la lecture pour l'humanité et son évolution. Nous exigeons que soit redoré le blason du livre et de la bande dessinée, quel que soit son genre, à commencer par les administrations et les écoles. Et qu'on botte le cul des machines holographiques.

Hurlements d'approbation, suivis d'une quinte de toux généralisée, dans l'ancre des terroristes.

L'agent, un rien déboussolé par cette profession de foi peu usuelle, s'en retourne penaud vers ses compères.

— Ils veulent qu'on réapprenne à lire ou quoi ?

— Totalemment *has been* comme concept, non ?

— Ouais, mais leurs pétoires sont vachement efficaces.

— On en réfère à qui ? Le président va se gondoler si on lui soumet un truc pareil.

— Y'a encore un ministère de la Culture dans ce gouvernement ?

— Crois pas. Toutes ces conneries ont été intégrées au portefeuille Croissance et Consommation.

— Ah ! OK, on va chercher à joindre le ministre ou un de ses sous-fifres.

Pendant ce temps, échappant au barrage des policiers, une journaliste téméraire parvient à s'approcher de la porte défoncée pour causer aux militants. Elle les interpelle sans crainte, certaine qu'ils ne sauraient flinguer une jeune femme avenante qui pourrait être leur arrière-petite-fille. Elle les informe de son souhait de leur soumettre une proposition qu'ils ne refuseront pas. Adély l'autorise

à s'avancer, et elle s'empresse d'obéir en dépit des cris d'orfraie d'un flic qui a enfin repéré son manège. Il veut voler à son secours, mais Nicéphore le stoppe dans son élan :

— La demoiselle vient seule. On recevra les autres avec du 7.62.

— Merci les mecs ! Bon, allez, pour la chaîne TWDC, soyez sympas, dites-moi tout. Ma carrière va décoller avec cette histoire !

— Elle est mignonne, la gamine, souffle sans discrétion Gaspard.

— Ferme-la, vieux cochon ! Elle est pas intéressée, rétorque Louissette, un peu jalouse.

— Écoute, petiotte, reprend Adélyls, nous, on est là pour redonner ses lettres de noblesse à la lecture. On veut que les gens délaissent quelques heures par jour tout leurs machins holographiques pour reprendre goût aux livres.

— En papier ?

— On va commencer en douceur, les caresser dans le sens du poil : si on arrive déjà à généraliser les liseuses...

— Compris, grand-père !

— Vous êtes pas comme eux, au moins ? Hein ? Vous jurez pas que par la technologie ?

— Non, non ! assure-t-elle en dissimulant son enregistreur holo. J'crois même que je possède un bouquin, un héritage familial. Faudrait que je fouille à la cave...

— Ah, bien ! Nous, ce qu'on souhaite, vois-tu, c'est que les humains reconquièrent l'imaginaire, connaissent le rythme tranquille d'une belle histoire, ne veuillent pas la fin en 50 minutes chrono. Qu'ils se laissent bercer par une plume magnifique ou aspirer par un style agressif. Qu'ils vivent autre chose qu'une suite sans fin d'effets spéciaux toujours plus incroyables. Remarque, on aime ça aussi, nous. Juste, on apprécierait que le bouquin retrouve la place qui a été sienne.

— Trop fun ! Et comment...

Un appel holographique l'interrompt. Elle pense évincer l'importun, avant de comprendre que le ministre de la Consommation patiente au bout du fil.

— Euh... oui ?

— Marianna Davies ? J'ai dû passer par votre numéro, les zozos du musée ont désactivé leurs puces. Montez le volume à fond, j'accepte de leur parler. Vous m'entendez ?

— Vas-y, gueule Adélyls.

— Bon, en pratique vous voulez quoi ? Qu'on remette l'apprentissage de l'écriture à l'école ?

— Pour commencer, bien sûr !

— Bordel, on va avoir tous les profs et tous les parents d'élèves sur le

## XLII

dos. Vous êtes dingues, mon petit père.

— Bah, on vous laisse gérer les détails. On exige également la réouverture d'une bibliothèque dans chaque paroisse de plus de 5 000 habitants.

— Même au fin fond du Dakota ou de l'Alabama ?

— Même.

— Et sinon ?

— Sinon quoi ?

— Ben, si on refuse de céder à vos revendications, quelles seront les conséquences ?

Conciliabule fiévreux dans le musée. Certaines dissensions semblent apparaître, certains ressentiments concernant l'organisation de ce coup de main. Enfin, Adély s reprend son poste près de la porte et avoue :

— Ah. Bah, on n'a rien prévu, en fait.

— Vous allez tuer les otages ?

— Bah non ! On n'en a pas, on a laissé sortir tout le monde. On veut zigouiller personne, nous.

— Donc, vous n'avez aucun moyen de pression ?

—...

— OK, ciao les vieux !

Une tonalité désespérante meuble le silence, que rompt Bernadette :

— Il a raccroché ?

— Oui, confirme Marianna.

— Et nos bibliothèques ? Tu penses qu'il va les rouvrir ?

— J'crois plutôt que vous allez visiter les commissariats, puis les hospices. À mon avis.

Bernadette houspille gentiment Adély s. De toute façon, aucun d'eux n'a sérieusement envisagé la réussite de cette folle entreprise. Au moins, leur cause apparaîtra en première page des journaux holographiques pendant deux jours. Ceux qui s'installent au milieu de votre salon ou de votre jardin et commentent avec un vocabulaire de quatre cents mots les vidéos lénifiantes, souvent remplacées par des programmes d'images de synthèse qui ne présentent qu'un rapport lointain avec le sujet. Adély s dépose son bazooka, Bernadette sa mitraillette, et ils s'apprêtent à se rendre. Noah adresse un clin d'œil à ses complices : au moins, ils se seront bien fendu la poire.

— Attendez ! Avant qu'ils ne débarquent en force, je vous avais promis que je venais avec une proposition, reprend Marianna. Pour vous remercier de faire de moi une star pour quelques heures, qu'est-ce que vous diriez d'écrire et d'éditer votre histoire ?

— Tu veux dire... un livre ? Un vrai livre, avec une couverture et du papier, qui possède cette enivrante odeur de la connaissance ?

## XLIII

— Par exemple, oui !

— T'es trop chouette, Marianna. Nicéphore et Dinara ont un petit talent d'auteur. Ils t'envoient le projet, avec notre participation à tous. On va avoir du temps, bientôt...

Effectivement, la justice fédérale trouve fort peu à son goût les méthodes discutables des apprentis criminels. Bien qu'un rien décontenancé par l'impréparation notoire des loustics, et attendri par le sacrifice de trois d'entre eux – Fidel ayant succombé à l'émotion au moment de son arrestation dans le musée –, un magistrat les juge coupables. Les victimes qui se sont succédé à la barre, le chauffeur du car, l'hôtesse de l'astroport lunaire ou le directeur de celui de Floride entre autres, ont toutes exprimé une impression de tendresse exaspérée au contact de la horde mathusalémienne. Eu égard à leur grand âge, le tribunal les condamne à une lourde peine de prison transformée en résidence surveillée. Ils seront assignés à la bibliothèque de la Lune, avec interdiction formelle et définitive de remettre les pieds sur Terre. Sauf à voyager dans la chambre mortuaire d'une navette. Adélyls a obtenu l'assurance qu'ils pourraient continuer à exercer, au soulagement des 1 800 derniers lecteurs.

Ainsi, entre deux envois de livres électroniques, Adélyls, Clothilde, Bernadette, Nicéphore, Dinara et leurs copains rédigent-ils avec passion l'histoire de leur croisade personnelle.

Ils y mettent leur cœur, expriment tous leurs sentiments mitigés devant cette aventure grandiose qui a débouché sur un échec, parcourent les dictionnaires pour trouver le mot juste, retravaillent chaque phrase pour aboutir à un texte ciselé, un style épuré mais fort et beau.

Le récit qu'ils obtiennent peut se comparer à ceux des plus grands auteurs des siècles passés. Une œuvre courte mais poignante, pleine de suspense, de charme et de tendresse.

Ils envoient le fichier à Marianna et lui cèdent tous les droits. Après tout, cette délicieuse demoiselle est la seule à épouser leur cause, ils lui doivent bien cela. Elle doit fouiller dans les archives pour trouver un logiciel capable d'ouvrir un document non holographique, mais elle y parvient.

\*

Deux mois plus tard, *Book Trip* déferle sur le monde. Le succès est immédiat. On y court, on se l'arrache, on se remémore ces deux heures d'émission en direct lors de l'assaut de la bibliothèque du Congrès. Cela réveille les liens familiaux, on va visiter pour la première fois depuis longtemps le grand-père dans son hospice et la grand-mère dans son immeuble miteux.

## XLIV

Marianna s'est rendue sur la Lune pour la sortie de *Book Trip*. Elle a invité Adély et sa clique pour le lancement.

Lorsque les lumières se sont éteintes, que le film holographique a démarré, Adély et ses copains ont pris dix ans. Plusieurs ne sont pas ressortis vivants de la salle de projection. Leur beau texte transformé en scénario indigent pour illettrés, l'acteur le plus populaire dans le rôle d'Adély – numériquement vieilli de soixante-dix ans –, les dernières technologies graphiques, tout cela signe en conclusion leur ultime défaite.

©Vincent Ferrique 2026



*Vincent Ferrique est un écrivain. Après avoir obtenu un doctorat en sciences, il intègre un institut national de recherche. Ce n'est qu'à 47 ans, en 2016, qu'il se met à l'écriture, dans les domaines de l'imaginaire. Il affiche une préférence pour l'anticipation, mais écrit aussi du space opera et du fantastique. Son premier roman, L'utopie Nano Total, paru en 2017 est une dystopie. Il apprécie également le format de la nouvelle, et plusieurs de ses textes seront publiés en 2018 notamment dans l'anthologie "Dans les villes du Futur"*

*Quand une grande maison d'édition offre enfin à Sven la chance dont il rêvait, l'écrivain en herbe croit toucher du doigt la reconnaissance. Mais derrière la promesse de succès se dessine une autre réalité, où l'écriture se négocie, se calibre et se met au service d'intérêts qui la dépassent. Entre satire d'un monde culturel marchandisé et hommage vibrant à la littérature, cette nouvelle interroge ce qu'un auteur est prêt à sacrifier – ou à défendre – pour rester fidèle à sa voix.*

E CLAVIER DE SVEN VROMBISSAIT sous le martèlement ininterrompu de ses phalanges distales. Absorbé par sa tâche et la rythmique obsédante déversée par ses écouteurs, il n'entendit pas sa compagne pénétrer l'appartement. Cette dernière pendit son élégant sac à main au crochet rouillé faisant office de portemanteau et entreprit de pousser du pied deux cartons, aussi larges que longs, au travers de l'unique pièce. Parvenue à hauteur de Sven, elle arracha sans ménagement l'une des oreillettes et se lança avec aigreur dans des remontrances :

— Je t'avais pourtant dit de descendre les courses du jour !

Il y a des produits frais là-dedans ! C'est toujours pareil avec toi, tu es ici du matin jusqu'au soir et tu ne peux même pas réceptionner le drone de livraison... Chaque fois que je rentre, ça recommence : je dois aller sur le toit et vider le casier !

Hébété, il pivota sur sa chaise et considéra de ses grands yeux ronds le visage furibond d'Elsa tempêter au-dessus de lui. Il bredouilla des excuses et après une brève pause, le regard brillant d'enthousiasme, reprit :

— Mais tu sais, j'ai réalisé une avancée monumentale ! J'ai trouvé comment mon héroïne va...

Elle le laissa en plan et se retira dans la salle de bain sans attendre la suite. Sa façon de balayer les conflits d'un revers de main avait le don d'agacer Elsa au plus haut point.

— Si tu veux que je t'écoute, range-moi d'abord le contenu de ces cartons ! lança-t-elle au travers de la mince cloison.

Sven leva sa carcasse efflanquée et entreprit cette basse besogne avec dépit. La médiocrité de leur logement présentait l'avantage de n'offrir que deux espaces de rangement possible : un élément mural au-dessus de l'évier et une étagère branlante à côté du réfrigérateur. Le sucré dans le

## XLVI

placard haut et le salé sur les rayonnages, difficile de se tromper. Au moment où il disposa l'ultime sachet de pâtes, le son d'une notification attira son attention. Il enjamba les emballages éventrés, ouvrit le Réseau et découvrit avec surprise une vidéo au logo des éditions Vivendi. Les battements de son cœur résonnèrent aussitôt contre ses tempes. Il s'assit et cliqua sur lecture.

— Tu te fiches de moi Sven ? !

En peignoir, Elsa sortit de la salle de bain en séchant ses longs cheveux ondulés.

— Tu aurais pu jeter les cartons quand même, on ne peut même plus circuler ! poursuivit-elle désabusée.

Sans un regard en arrière, il sollicita un peu de patience d'un signe de la main. Sur l'écran, un homme dégarni en costume s'adressait à lui. Il se présentait comme le « Head of Scouting », le dénicheur de talent officiel, de la tentaculaire maison d'édition. Derrière son vaste bureau dépouillé, au travers d'amples gestes cordiaux, il louait les deux derniers textes de Sven et lui offrait de venir le rencontrer en personne. La vidéo s'interrompt sur un « au revoir » chaleureux et céda sa place à une proposition de rendez-vous suivie de deux imposants boutons « Oui » et « Non ». Les yeux du garçon pétillaient et un sourire radieux barrait sa figure mal rasée lorsqu'il cliqua sur « Oui ».

— Qui c'était ? s'enquit Elsa, arrivée à ses côtés.

Sven se mit debout, se saisit des cartons et, sans un mot, les plia avec soin. Faisant fi des interrogations de plus en plus irritées de sa compagne, il sortit, longea un interminable couloir et précipita les emballages dans la colonne dédiée. Lorsqu'il franchit de nouveau la porte d'entrée, son sourire n'avait pas bougé d'un millimètre. Elsa, elle, avait relancé la vidéo et abandonné toute rancœur. S'il adorait jouer avec ses nerfs, c'était aussi parce que ses vives colères ne dureraient jamais.

— Il te convie physiquement à leur siège et il connaît tes textes ! C'est fantastique ! s'exclama-t-elle dans un éclat de voix incontrôlé.

— Ne nous enflammons pas, c'est un simple rendez-vous, rien ne dit que ça mènera quelque part.

— Oui, oui, bien sûr. Mais tu as trop de talent pour rester anonyme. Moi j'y crois !

Après un baiser fugace, elle enchaîna sur le même air enjoué :

— Allez, va t'habiller maintenant ! Tu te souviens que l'on mange chez ma mère ce soir, non ?

## XLVII

Assis autour d'une table pouvant accueillir près du triple de convives, Sven n'était pas à son aise. Elsa dinait face à sa mère quand, à plus d'un mètre de là, lui n'avait qu'un monceau de plats et de carafes pour toute compagnie. Cinq ans après son premier repas ici, il ne s'habituaît toujours pas à ce besoin d'opulence et de démonstration. Il avait été bien reçu, comme toujours, mais il avait conscience de tous les reproches tacites ; il était un gentil garçon, sans le sou, sans plan d'avenir, manquant d'ambition et vivant aux crochets de l'enfant unique d'une femme d'affaires accomplie. Rompu aux questions faussement candides sur une éventuelle recherche d'emploi, il tâchait de ne pas embarrasser sa compagne par ses manières et de faire honneur au diner gargantuesque servi.

La conversation allait bon train entre la mère et la fille, mais il y a bien longtemps qu'il avait renoncé à s'immiscer dans ce genre d'échanges passionnés. Aujourd'hui encore, le débat faisait intervenir des personnages qu'il connaissait à peine, à propos d'un sujet qu'il jugeait dénué de tout intérêt et dont, à vrai dire, il ne saisissait même pas les aboutissants. Pourtant, ce bavardage incessant prit soudainement un virage inattendu :

— Il s'apprête à embaucher trois nouveaux salariés, quelle réussite tout de même ! On peut dire que ta cousine a choisi un bon parti.

— J'ai entendu dire qu'ils envisageaient d'acheter une maison à la plage, c'est vrai ? renchérit une Elsa renfrognée.

— Oui, tu comprends bien qu'il lui faut occuper son temps libre entre les deux consultations hebdomadaires qu'elle délivre, persifla sa mère.

Tout en se resservant du vin, cette dernière poussa un long soupir et l'œil rivé sur Sven, persista sur le ton de l'ironie :

— C'est fou comme une alliance judicieuse peut camoufler la médiocrité de certains individus...

Cette fois, l'attaque à peine masquée piqua Elsa au vif. Elle s'entendit rétorquer d'une voix exagérément euphorique :

— Au fait, il est bien trop modeste pour te l'avoir annoncé dès son arrivée, mais Sven va signer un contrat avec Vivendi ! Un grand ponte veut le rencontrer IRL pour discuter des détails de l'accord.

À ces mots, Sven faillit s'étouffer avec son simili-poisson. Sa belle-mère, perplexe, se tourna vers lui, le jaugea quelques instants et l'interrogea :

— Il s'agit bien de la maison d'édition avec un encart permanent sur Readify, n'est-ce pas ? Ils vous ont approché ?

— Et bien... Oui, c'est une possibilité, balbutia-t-il en déglutissant avec difficultés.

Sous le regard insistant de sa compagne, il poursuivit à contrecœur :

— J'ai rendez-vous avec le « Head of Scouting » qui a beaucoup

## XLVIII

apprécié mes textes.

Une moue d'approbation illumina le visage habituellement sévère de son hôte.

— Je dois avouer être moi-même une fervente lectrice de leurs publications. Encore ce matin, j'ai dévoré les derniers épisodes de Madeline Omeyer. Vous connaissez ?

— Euh, de nom, oui, hésita Sven.

Ce type de récit constituait tout ce qu'il détestait : un ramassis prédigéré de clichés, à destination d'un public de consommateurs superficiels et ignorants.

— C'est formidable, je vous le conseille, reprit sa belle-mère. Vous apparaîtrez donc peut-être prochainement dans mes suggestions ?

— Peut-être même sur la page d'accueil ! ne put s'empêcher d'ajouter Elsa.

\*

Le jour du rendez-vous, Sven parvint devant la tour Vivendi avec près de deux heures d'avance. Il ne pouvait manquer la chance d'une vie et, encore moins, décevoir Elsa. Il errait dans les rues et louvoyait entre les files de véhicules, sans autre but que de tuer le temps, quand il repéra une petite librairie à l'enseigne azur et or. Dire que ce genre de commerce était devenu rare serait un euphémisme. Il entra et découvrit un bric-à-brac d'ouvrages de tout âge, empilés parfois à même le sol. La vision de son grand-père farfouillant l'ancienne bibliothèque familiale émergea aussitôt des tréfonds de sa mémoire. Enfant, il avait eu le loisir de laisser courir son regard sur de vastes rangées de livres poussiéreux. Il avait déjà sélectionné un volume en accord avec son humeur, selon un savant dosage de résonance du titre et de beauté de la reliure. Il avait pu tourner d'antiques pages, comme s'il compulsait un obscur grimoire de sorcellerie. Alors, les heures de lecture passées sur le tapis élimé rouge grenat lui revinrent. Les senteurs de vanille, de vieux cuir et de tabac froid aussi. La majorité de ses contemporains n'avait jamais eu cette opportunité, la dématérialisation constituait la norme depuis bien longtemps. Avant de lui confier un ouvrage, son grand-père ne manquait jamais de lui rapporter une anecdote personnelle liée à sa découverte. Sans jamais le formuler, il lui avait appris qu'un objet avec lequel on partage des émotions pouvait posséder une âme. Il l'avait oublié.

La libraire, une dame distinguée d'une soixantaine d'années, tirée aux quatre épingles, avec chignon et montures de lunettes dorées, était en aimable discussion avec un vieil homme voûté. Ce dernier tenait un petit paquet et semblait aussi heureux que touché.

## XLIX

— Merci, je le cherchais depuis tant d'années ! confia-t-il d'une voix chevrotante.

— La patience a payé, je vous avais promis d'y arriver.

— Vraiment, je ne sais comment vous remercier. Ce roman était le préféré de mon épouse, cela me remémorera de merveilleux instants de le parcourir.

Le vieil homme enserra avec chaleur la main de la libraire et prit congé. Troublé, Sven accompagna du regard le client comblé jusqu'au bout de la vitrine. Le souvenir de son grand-père occupa à nouveau toutes ses pensées.

— Monsieur ? Puis-je vous aider ?

La demande, bien qu'affable, le fit sursauter. Il rougit et bafouilla une réponse embarrassée :

— Euh... Je ne crois pas, non. Je passais devant et... Je dois dire que j'aime beaucoup l'atmosphère de votre boutique.

— Je vous remercie. Elle est dans ma famille depuis plusieurs générations et je me suis évertuée à ne rien changer. Vous cherchez un titre en particulier ?

— Oh non, je suis entré par curiosité. Mais, vous savez, je n'ai pas vraiment l'âge d'être technophobe, opposa-t-il maladroitement.

L'expression accueillante de la libraire s'évanouit. Les traits fermés, elle approcha jusqu'à pénétrer l'environnement intime du jeune homme et interrogea :

— Vous pensez que seuls ceux qui ne parviennent pas à taper un titre dans une barre de recherche viennent ici ?

Le ton était sec. Sven recula d'un pas, heurta une pile de livres dont il réussit de justesse à empêcher la chute et tenta d'exposer son point de vue de manière intelligible :

— Non, non, je n'ai pas dit ça. Écoutez, je lis et j'écris moi-même beaucoup et les fonctions d'explication de texte, d'étude de similarités ou encore de discussions intégrées me sont très utiles. C'est pourquoi j'aurai du mal à revenir en arrière. Mais je comprends tout à fait que certains puissent préférer l'aspect tangible du papier, la rémanence de souvenirs liés à la matière et...

— Vous vous trompez, l'interrompit-elle. Enfin, je ne nie pas la nostalgie de certains clients, mais ce n'est pas ce qui me fait me lever le matin. Non, ici, je vends de la littérature. Contrairement à ce que vous pourrez trouver sur vos plateformes de streaming.

Sven plissa les yeux. En plus des textes exclusivement publiés dessus depuis vingt ans, Readify proposait en libre accès la totalité des livres écrits depuis que l'Homme était capable de fixer ses idées sur un support. La

## L

dame aux lunettes dorées reprit :

— L'ouvrage que j'ai procuré à ce monsieur s'intitule « Voyage au bout de la nuit ». Essayez donc de le trouver. L'auteur se nomme Louis-Ferdinand Céline.

Sven se saisit de sa microtablette et lança la recherche demandée. Aucun résultat. Il s'assura d'avoir ôté tous les filtres. Rien non plus. Après s'être gratté le crâne plusieurs secondes, il hasarda :

— C'est un de ces nouveaux auteurs antisystèmes distribués « sous le manteau » ?

La libraire eut un sourire narquois.

— Prix Renaudot 1932, ça date, mais ce n'est pas un souci pour votre plateforme, me semble-t-il. Leur slogan est bien « Tous les livres d'hier et tous ceux de demain », non ?

Sven sortit de l'application et activa une recherche générale basée sur le nom de l'écrivain. Il pâlit en parcourant un court texte biographique et s'écria :

— Le roman préféré de l'épouse du vieillard était un recueil d'idéologie nazie ? ! Et vous lui en avez retrouvé un exemplaire ?

La libraire leva les yeux au ciel et retira ses lunettes dorées afin de les nettoyer.

— Ne croyez pas les balivernes du Réseau, déclama-t-elle d'un ton professoral. Il s'agit d'un chef-d'œuvre du XXe siècle. L'auteur était ce qu'il était, oui. Mais le texte ne mérite absolument pas cette censure.

— Admettons, dit Sven circonspect. Et il en existe beaucoup des livres interdits de ce type ?

— Oh, vous n' imaginez pas toutes les victimes collatérales de la « cancel culture », enfin de la « transparence universelle » comme on dit actuellement... Votre plateforme de streaming possède sans doute des milliards de titres, mais je suis certaine que, même après en avoir lu plusieurs millions, vous n'en retireriez pas autant de qualité littéraire que dans mon maigre catalogue, poursuivit-elle en rechaussant ses montures.

Sven caressait sa barbe naissante et considérait les étagères pleines à craquer autour de lui.

— Et j' imagine que je ne peux pas trouver votre fameux catalogue dans les livres disposés autour de moi ?

— Il est possible que ce soit rangé en lieu sûr oui, répondit-elle à demi-mot. Mais faites quelques recherches, revenez avec un titre ou un nom d'auteur et je verrai ce que je peux faire.

— Pas besoin. Avez-vous du Victor Hugo ?

Le visage de la libraire se détendit aussitôt.

— Tiens, après votre tirade sur la modernité, je ne m' attendais pas à ce

## LI

que vous connaissiez ce type d'auteur. Un immense écrivain jeté aux rebus pour quelques paroles excavées sur le colonialisme...

— Mon grand-père en parlait souvent, mais, pour être honnête, j'en étais arrivé à penser que sa mémoire lui avait joué des tours. Enfant, j'avais même écumé plusieurs médiathèques, se souvint Sven.

— Oui, c'est logique, son œuvre a subi un retrait total. La chasse aux sorcières a démarré au début du siècle dernier. Il était alors de bon ton de faire tomber de leur piédestal les « grands hommes », symbole d'une société patriarcale soi-disant révolue. Devant la pression populaire, une loi a été promulguée pour garantir la rétroactivité des actes et déclarations passés. Plus de prescription ou de prise en compte du contexte historique. Le progrès paraît-il...

Elle s'était assise sur un coin de table. Aucune amertume ne perçait à travers ses propos, juste une profonde affliction. Elle conclut :

— Victor Hugo a beau avoir eu des obsèques nationales et avoir été un humaniste œuvrant pour les Droits des femmes et des ouvriers à une époque où cela n'allait pas de soi, il a été effacé de l'Histoire en quelques semaines pour une citation décontextualisée.

Sven assimilait tant bien que mal ce témoignage à contre-courant. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait des récriminations envers la vénérable Loi de transparence universelle. Jusque-là, il considérait qu'elles provenaient d'individus surannés et mal adaptés à ce siècle. Le modèle de société actuel était bien plus inclusif et moins offensant pour les minorités, c'était une évidence rabâchée tout au long de son éducation. De ce fait, il ne lui était même pas venu à l'esprit que son grand-père, un homme éclairé, pouvait faire référence à un auteur censuré. Il éprouvait un sentiment de vertige devant cette découverte. Il demanda :

— Auriez-vous « Les Misérables » ?

\*

Sven patientait dans une luxueuse salle d'attente à l'avant-dernier étage de la tour Vivendi. La vue y était à couper le souffle. Des nuées de drones serpentaient avec frénésie entre les gratte-ciel. Disséminées entre ces édifices de verre, de gigantesques fermes urbaines apparaissaient comme autant de bulles de verdure suspendues entre deux mondes.

À l'intérieur, entre les canapés design et les fausses plantes disposées de façon symétrique, les murs affichaient en temps réel les nombres de lectures des principales séries de l'éditeur. Sven reconnut le dernier épisode de la saga de Madeline Omeyer dont avait parlé sa belle-mère, chaque minute le décompte gagnait plusieurs milliers de « Lu ».

Une magnifique jeune femme le guida bientôt devant une large porte gravée au nom de M. Richard, « Head of scouting ». L'homme qu'il avait vu en visio quelques jours auparavant se tenait derrière un imposant bureau surélevé et dépouillé de tout objet non fonctionnel. Il convia Sven à prendre un rafraîchissement, à s'installer sur un élégant fauteuil de créateur et lui présenta tour à tour la maison d'édition, ainsi que son propre rôle au sein de cette gigantesque société.

— ... l'année passée, nous étions à 48 % de parts de marché sur les francophones et 27 % à l'international. Sur le dernier top 100 des plus lus, nous avons placé 62 titres, sans compter les 3 auteurs du top 20 que nous avons débauchés cette année. Nos projections nous positionnent en monopole d'ici quinze ans. Alors ? Ça vous dit d'en être ?

Assommé par le poids des chiffres, puis fauché par la brusque interpellation, Sven pâlit et s'entendit bafouiller une réponse inintelligible. Conscient de perdre toute crédibilité, il s'interrompit et tenta de calmer la vague d'émotions prête à le submerger. Non sans mal, il reprit le contrôle :

— Oui, ce serait un rêve, monsieur ! dit-il enfin avec vigueur. Mais je m'interroge, vous disiez dans votre message visio que vous aviez apprécié mes derniers récits ? Comment êtes-vous tombé dessus ?

La question l'avait toujours taraudé. Des millions d'auteurs autoproclamés publiaient chaque jour sur la plateforme. Ces nouveautés se mêlaient aux textes jadis imprimés pour former une bibliothèque, ou plutôt une base de données démesurée. Dans ces conditions et or notoriété préalable de l'écrivain, la seule façon de se faire connaître était qu'un grand éditeur vous repère. Sven avait certes remporté quelques concours et reçu de très bons avis, mais rien qui ne le distingue de quelques dizaines de milliers d'autres auteurs.

— Ahah, c'est mon métier jeune homme ! Bon, laissez-moi vous éclairer. En tant que partenaire privilégié, Readify nous met à disposition des algorithmes pour filtrer et cibler selon nos besoins. Dans votre cas, vous êtes ressorti au sein d'une shortlist d'écrivains, encore peu lus, dont les retours étaient émotionnellement cohérents avec le projet qui nous intéresse.

Devant le regard vide de son interlocuteur, le « Head of scouting » frotta quelques instants son crâne dégarni et repoussa soudainement son fauteuil à roulettes pour accéder à un tiroir. Il en sortit un dossier qu'il feuilleta avec rapidité et, dans une exclamation réjouie, en tira un document qu'il s'empressa de présenter.

— Voilà votre fiche particulière, Sven. Vous permettez que je vous appelle Sven ? Vous écrivez des récits réalistes où les personnages principaux endurent de tragiques coups du destin. C'est bon, vous vous

## LIII

reconnaissez ? Vos lecteurs sont en majorité des lectrices de 25 à 55 ans qui ont très bien noté vos capacités à « émouvoir » et à provoquer de la « compassion » pour des personnages vantés pour leur « authenticité ». Émotion, compassion et authenticité, vous avez le tiercé gagnant de notre projet.

Le jeune homme scrutait la page couverte de graphiques et de tableaux retraçant les feed-back de ses milliers de « lus ». Lui-même s'était souvent servi du système de notation de Readify afin d'optimiser ses propres suggestions, ou pour conseiller d'autres utilisateurs, mais jamais il n'avait imaginé que ces informations seraient par la suite compilées et retraitées de la sorte.

— Le projet qui nous intéresse aujourd'hui provient d'un lobby qui souhaite conserver l'anonymat. Le synopsis est le suivant : « Une mère au foyer décède au volant de sa voiture autonome, suite à l'embarquée de cette dernière pour éviter une famille de migrants climatiques ». Le maître d'ouvrage souligne le côté dramatique et réaliste du texte. C'est un thème assez concis, mais le temps d'installer un background efficace, je me dis que l'on peut sortir une dizaine d'épisodes de 5000 signes. Qu'en pensez-vous ?

Interloqué, Sven resta sans voix de longues secondes. Devant le regard insistant de l'homme derrière l'imposant bureau, il se reprit tant bien que mal.

— Je ne suis pas certain de bien comprendre... Vous cherchez un auteur pour rédiger ce... scénario ? Je ne suis pas là pour mes textes existants ? hasarda-t-il.

— Eh bien, c'est grâce à vos écrits précédents que vous êtes ici, Sven. Je vous rassure, nous souhaitons bien rapatrier l'entièreté de votre catalogue sous notre pavillon. Nous ne « pousserons » que le texte du projet, mais il est évident que cette notoriété profitera un jour au reste de vos créations. C'est un deal gagnant-gagnant.

M. Richard récupéra le document synthétique, marqua une pause et reprit sur un ton moins désinvolte.

— Il faut néanmoins que vous compreniez qu'il est très coûteux de mettre en « une » sur Readify. C'est pourquoi nous agissons en tant que maître d'œuvre pour des sociétés mécènes. Dans ces conditions, vous conviendrez qu'il serait malvenu de brouiller cette mise en lumière par d'autres publications connexes « non sponsorisées ». Vous devrez donc éviter de publier quoique ce soit d'autres le temps de notre collaboration, soit environ cinq ans en général. Pour ce qui est de votre production existante, je vous rassure, une bonne moitié de vos histoires ne se heurte pas aux valeurs de ce mécène et n'aura pas à être masquée.

# LIV

Le « Head of scouting » regarda sa montre, se frotta à nouveau le crâne, se leva et, tout en conduisant Sven vers la sortie, continua d'exposer sur un rythme soutenu :

— Je vous sens un peu sonné, Sven. Il est vrai qu'une telle opportunité ne se présente pas tous les jours. Prenez cette enveloppe, le montant de votre rémunération y est inscrit avec un code d'accès temporaire à l'accord proposé, ainsi qu'au cahier des charges précis du maître d'ouvrage. Je vous laisse jusqu'à vendredi pour réfléchir. Évidemment, vous ne devez parler de tout ceci à personne. Toute fuite entraînerait la caducité du contrat et des poursuites pénales en diffamation. Mon assistante va vous raccompagner à l'ascenseur. Bonne fin de journée, Sven !

\*

Sven était vidé. Au plus profond de son être, quelque chose s'était rompu. Il le sentait, mais ne parvenait pas à mettre les mots dessus. La somme notée dans l'enveloppe, sa rétribution s'il acceptait la mission, était importante, mais sonnait le glas de cette petite voix qui lui intimait d'écrire. Il en était conscient. Engourdi au fond de son siège, il constatait le défilement des stations de métro et assistait à l'enchaînement des publicités rétroprojetées. Une dame aux cheveux grisonnants prit place en face de lui. Il songea soudain au livre papier qui déformait la poche intérieure de sa veste, le prit en main et parcourut la couverture du bout des doigts. Cet exemplaire de « Les Misérables » lui avait coûté plus cher que son abonnement annuel Readify ; Elsa n'allait probablement pas apprécier l'investissement. Il hésita un moment, admira le subtil travail de relieur et se décida à en consulter les premières pages.

Lorsque son arrêt fut annoncé, il resta rivé à son siège. Le métro se rendit d'un terminus à l'autre de longues heures durant, sans que Sven esquisse la moindre volonté de quitter la rame pendulant sous terre. Bien loin de ce monde sombre et artificiel, il pérégrinait dans la campagne française du XIXe siècle.

L'éclairage clignota à trois reprises et signala le réagencement du wagon. Sven se résolut à clore l'ouvrage et se leva. Les sièges se replièrent et vinrent s'agréger au plafond. Une station plus tard, la foule ordinaire des sorties de bureaux s'amassa autour de lui. Il était l'heure de rentrer.

Elsa était arrivée peu de temps auparavant et piaffait d'impatience. Elle l'accueillit d'un baiser aussi enjoué que vif, le débarrassa de sa veste et le martela de questions.

— Alors ? Dis-moi tout ! C'était comment là-bas ? Vous n'avez pas parlé jusqu'à maintenant quand même ? Tu as croisé des gens connus ? Tu as signé un contrat ?

Sven s'affala sur le canapé et tendit l'enveloppe à sa compagne. Il s'était préparé à ce type de réception et entreprit d'exposer la situation avec objectivité.

— Voilà, on me propose cette somme contre une dizaine d'épisodes de 5000 signes.

— Fantastique ! s'enthousiasma-t-elle.

— Il y a un « mais ».

Le visage d'Elsa s'assombrit aussitôt. Elle prit une profonde inspiration afin de calmer son irritation naissante et interrogea d'une voix crispée :

— Sven, ne me dis pas que tu as refusé ? Ça représente trois mois de mon salaire. Je suppose que je n'ai pas à te rappeler notre situation financière ?

— Je n'ai rien refusé, j'ai jusqu'à vendredi pour donner une réponse. Tu m'as toujours dit de ne jamais rien signer sans lire toutes les conditions et modalités, non ? dit-il dans un petit sourire mielleux. Hé bien, j'ai besoin de tes compétences de juriste. En plus les documents sont temporaires, car le projet est confidentiel.

Elsa soupira.

— Je vais nous faire du café...

La lecture du contrat fut fastidieuse, mais porteuse d'informations majeures. Du côté financier, le pourcentage de droit d'auteur était standard et promettait de belles rentrées d'argent en cas de succès. Les honoraires communiqués sur l'enveloppe n'étaient payés qu'à l'approbation finale du texte par le « mécène » et ne dépendaient aucunement de l'accueil du public après publication. Concernant les textes non missionnés par Vivendi, le délai d'interdiction de publication pouvait être de cinq ans, comme annoncé, mais il pouvait s'étendre jusqu'à un maximum de quinze années.

Au fur et à mesure de l'étude du dossier, Sven se tassait de plus en plus sur lui-même. Ses craintes ne faisaient que croître.

— C'est un job de publicitaire ça Elsa...

— Déjà c'est un job, oui. Ensuite, cela consiste à écrire des histoires. C'est quand même ton rêve, non ? s'agaça-t-elle.

Sven, les lèvres serrées, roula des yeux. Il mesurait le profond fossé entre son aspiration et les ambitions de sa compagne. Il tenta de temporiser quelques secondes, de ne pas répliquer à chaud, car il connaissait la volcanique Elsa mieux que quiconque et savait que s'il haussait le ton et se hasardait sur ce terrain, ce serait l'escalade sans retour. Pourtant, cette fois, il ne put encaisser, c'était viscéral.

— Je suis auteur, je veux créer ! s'écria-t-il en se levant. J'ai besoin d'écrire ce qui m'inspire, ce que j'ai là, en moi ! tambourina-t-il sur sa poitrine. Broder autour d'une commande, rédiger des recettes de cuisine

## LVI

ou des procédures, c'est faire de la littérature aussi ?

Pour Elsa, tout cela n'était que dérobades. Sven trouverait toujours une excuse pour se soustraire à ses engagements.

— Mais tu peux continuer à écrire, tu dois juste garder ça pour toi ! répliqua-t-elle avec véhémence. Lorsqu'ils te libéreront de tes obligations, tu pourras tout publier. Sauf que tu seras peut-être célèbre et que ça touchera un plus grand nombre de lecteurs !

— Tu l'as vu la commande ? Le concept est de jouer sur les peurs de la ménagère et de noyer ça dans du mélo. Ils formatent carrément la culture populaire pour faire passer des idées d'extrême droite ! Un fait divers ne suffit plus à émouvoir l'opinion publique ? Pas grave, on va créer de toute pièce une histoire à succès. Et tu crois que j'ai envie que mon nom soit accolé à ça ?

— Tu n'en sais rien. Ça peut aussi être un constructeur automobile qui souhaite égratigner un concurrent. Il faut toujours que tu dramatises tout !

— Il est stipulé noir sur blanc que l'héroïne doit être « caucasienne-catholique » et que la famille de migrants ne doit pas lui venir en aide après son crash ! Mais bon, admettons que c'est lié à une guéguerre marketing et que le « mécène » est un lobby anti-voiture autonome. C'est vrai que c'est beaucoup mieux. Avec un peu de chance, on me demandera de dénigrer une marque de sauce tomate la prochaine fois. Procurer de l'émotion sera un poil plus difficile, mais ça heurtera moins mes valeurs !

Sven s'approcha de la table et se saisit des « Misérables ».

— Regarde ce livre ! À l'époque on pouvait écrire plus de 2000 pages pour exposer ses idées. Maintenant, on a droit à 5 min de temps de lecture maximum afin de pouvoir être consommé dans les transports ou à la pause-café...

Elsa voyait rouge. Il mélangeait tout et tentait de noyer le poisson, ce qui avait le don de l'exaspérer au plus haut point. Elle tâcha de maintenir un semblant de débat et de lui laisser une ultime chance.

— Et donc ? Tu veux prendre un stylo, écrire une longue histoire sur du papier libre et vendre ça sur le trottoir ?

— Qui te parle de « vendre » ? Je te parle d'art ! Van Gogh n'a vendu qu'un seul tableau de son vivant, tu penses qu'il aurait mieux fait de devenir chaudronnier ?

C'en fut trop, Elsa explosa.

— Ah ! Tu te compares à Van Gogh maintenant, de mieux en mieux. Si tu veux crever comme lui, seul et sans le sou, vas-y, je t'en prie ! Mais sans moi ! Je vaud mieux que ça !

Elsa attrapa sa veste, bouscula un Sven ahuri et se posta à l'entrée.

— Accepte ce contrat ou oublie-moi ! aboya-t-elle avant de claquer la

## LVII

porte.

— Elsa, attends... murmura-t-il statufié de longues secondes plus tard.

\*

— Remue-toi, ma fille !

Elsa était prostrée dans son lit d'adolescente, un casque VR vissé sur le crâne.

— Allez, tu es là à vivre comme un zombie depuis près d'un mois. C'est le moment de passer à autre chose !

La jeune femme retira son équipement en soupirant.

— Tu ne veux pas me laisser régresser en paix ?

— Tu ne crois pas qu'il est plutôt temps d'aller voir Sven pour mettre les choses au clair ? Va au moins récupérer tes affaires.

— Maman, je l'aime toujours OK ? Je n'ai aucune nouvelle de lui depuis notre dispute, si ce n'est ce foutu bouquin qu'il m'a envoyé. Alors si c'est pour camper sur nos positions, et se gueuler dessus... J'ai moyennement envie.

Sa mère s'assit sur le coin du lit et feuilleta l'ouvrage machinalement.

— « Les Misérables » ? Je n'en ai jamais entendu parler, il avait de drôles de goût tout de même. Et il t'a fait parvenir ça sans autre message ?

— Oui... du Sven tout craché. J'imagine qu'il voulait que je comprenne la différence entre l'art et la pub. Comme si c'était ça le nœud du problème...

Elsa rampa jusqu'au pied du lit et posa la tête sur les genoux de sa mère. Celle-ci se débarrassa du livre et lui caressa les cheveux.

— Le pire c'est que je l'ai lu, se lamenta-t-elle.

Le tintement d'une notification retentit. Elsa se redressa un court instant et s'aperçut avec dépit que le son ne provenait pas de son appareil.

— Ah, ça vient de Readify, une nouvelle série très prometteuse débute aujourd'hui, annonce sa mère. Tu veux la lire avec moi ? Ça te changera les idées.

Elle parcourut le synopsis, ainsi que les premiers avis.

— Ils ont l'air de miser beaucoup dessus et les premiers retours sont très positifs, mais à la réflexion, ça n'est peut-être pas le mieux pour toi en ce moment : la série est taguée « émotion », « authentique » et « drame social ».

Les sens soudains en alerte, Elsa ouvrit les yeux.

— C'est de Vivendi ? risqua-t-elle.

— Hem, oui. Mais je t'arrête tout de suite, ça n'est pas Sven l'auteur. Regarde.

La mort dans l'âme, Elsa jeta un coup d'œil entre ses longs cheveux

## LVIII

épars et, brusquement, se dressa comme un ressort. Elle arracha l'écran des mains de sa mère, lut des dizaines de fois les informations disponibles et se mit à glousser, d'abord nerveusement, puis à éclater d'un rire sonore et inextinguible. Sa mère se figea sur le coin du lit, inquiète. D'interminables secondes plus tard, encore hilare, Elsa se décida à lui pointer du doigt le nom de l'auteur : un certain J.Valjean.

© Boris Parmeland 2026



*Boris Parmeland, être humain banal, vit parmi plus de 7 milliards de ses congénères sur une petite planète orbitant autour d'une naine jaune quelconque. Près d'Avignon. Auteur à ses heures perdues et paresseux par conviction, il s'emploie uniquement à rapporter de courtes bribes d'imaginaire lorsque le hasard le permet. Jeune dans sa tête et son œuvre, ses publications se résument pour le moment à une présence dans le recueil « Solstice d'été » aux éditions Inusitées (2021), ainsi qu'à un texte dans l'anthologie « Réseaux sociaux et numériques dans le futur » à paraître aux éditions Arkuiris.*

---

**Brice et Romain Le Roux**

*Dans un monde où les livres ne survivent plus que portés par la mémoire des vivants, une communauté nomade consacre son existence à reconstituer, fragment après fragment, une œuvre perdue. Mais au moment où l'accomplissement semble enfin à portée de main, la fragilité des corps, le poids des traditions et les fidélités secrètes menacent l'équilibre du groupe. Entre souffle épique, émotion retenue et amour des mots, cette nouvelle déploie une réflexion saisissante sur la transmission, la mémoire et ce que l'on sauve vraiment d'un livre.*

**N**OUS FAISONS LIVRE depuis près d'un siècle, dénichant, au hasard de nos haltes, les fragments tantôt succincts, tantôt diffus, de notre totalité dispersée, arrachant à l'oubli les paragraphes éparpillés, restructurant les chapitres et leur agencement quand, enfin, nous achevâmes notre constitution.

J'avais seize ans. Je n'étais qu'un jeune parch sans autre souvenir que celui de la volum.

Nous avons dressé le campement aux portes d'une cité marchande pour nous ravitailler en vivres et consulter les archives locales. Nous en occupions les sous-sols poussiéreux depuis plusieurs heures quand l'une d'entre nous brisa le silence. Elle déchiffrait, à voix haute, des feuillets qu'elle venait d'extraire d'une masse de documents disparates.

Soudain, elle prononça le signal de découverte et, dans un élan collectif, nous nous regrouâmes autour d'elle.

Je vis alors le fragment manquant, ce trésor, aussi discret que précieux, caché au monde depuis le Tumulte, intercalé entre les paragraphes d'un chapitre que nous connaissions partiellement.

Le plus jeune parch alla chercher la vénérable, notre doyenne restée au campement. À son arrivée, nous nous écartâmes pour la laisser s'avancer jusqu'aux feuillets qu'elle déchiffra sans attendre. Puis, d'une voix pleine d'émotion, elle demanda au porteur du chapitre concerné de procéder à l'imprime.

Cette découverte marquait la fin de notre quête. Bientôt, nous prendrions la route de la bibliothèque métropole pour candidater auprès de la haute conservation quinquennale.

Le soir même, toute la volum célébra l'événement ; et une foule de notables et de roturiers, intrigués par notre mode de vie et attirés par les

festivités, nous visita.

\*

— La disparition des cultures anciennes, dont il ne reste que quelques traces, n'a pas mis fin aux livres, elle les a seulement plongés dans l'oubli.

La voix d'Abel résonnait dans le tipi de réception du campement. Son timbre, chaud et envoûtant, recouvrait de mystère la moindre de ses paroles ; si bien qu'il avait pour fonction, entre autres, de faire le récit de la volum aux visiteurs curieux.

— Les civilisations antique, moderne, numérique ou hétéroclite n'ont jamais envisagé l'effondrement de leurs systèmes de production, de diffusion et de conservation de l'information. C'est pourtant ce qu'entraîna le Tumulte... Depuis, il ne demeure des livres que des fragments dispersés. À l'instar des autres volums, nous les cherchons aux quatre coins du monde, les dénichons et procédons à l'imprime pour les porter en nous.

Et comme personne ne semblait comprendre ce dernier concept, il précisa :

— L'imprime... Une impression en conscience.

La formule ne convainc guère plus, alors il finit par lâcher :

— Une méthode de mémorisation totale qui acte l'intégration du fragment à la volum, si vous préférez.

— *Faire livre*, se risqua un membre de l'assistance. C'est bien ça ?

— En effet. C'est l'expression consacrée. *Faire livre*... Appartenir à une famille spirituelle et textuelle ; se muer en support de l'esprit ; fusionner avec le contenu pour ne faire qu'un, ensemble ; représenter collégialement l'unicité d'une œuvre et la porter dans le temps et l'espace ; garder l'écrit en soi, et le matérialiser par la seule parole ; refuser l'objet, sa reproductibilité et sa diffusion...

— Certains continuent pourtant de fabriquer des livres imprimés.

La remarque émana d'une voix fluette, presque inaudible, celle d'une enfant des rues qui s'était glissée dans le public.

— C'est vrai, répondit Abel, mais cette pratique rarissime n'en demeure pas moins une fantaisie vaine, à l'image du château de sable livré au vent, à la pluie et à la foulée du marcheur. Le livre organique et collectif constitué par la volum sera toujours plus fiable, plus riche et plus durable que n'importe quel assemblage de feuillets reliés, aussi reproduit soit-il. Son contenu, unique et vivant, n'en est que plus précieux.

Abel suspendit son discours quelques secondes. Il aimait mesurer l'effet de ses paroles sur son auditoire, sentir ses mots se répandre, telle une onde, et gagner les consciences.

— Certes, ce paradigme n'est pas sans contraintes et impose une vie

## LXI

rude de dévotion et d'ascétisme. En contrepartie, il offre une place, dès le plus jeune âge, à ceux qui auraient passé leur vie à en chercher une. Il encourage les vocations et fixe un cap : intégrer, une fois la constitution achevée, la bibliothèque métropole.

— Mais que s'est-il passé lors du Tumulte et pourquoi le savoir s'est-il dispersé ? demanda la fillette avec supplication, comme si le discours d'Abel avait révélé toute son ignorance.

— Nul ne sait, jeune fille. Pas même les plus érudits d'entre nous. Un cataclysme. Un bouleversement si abrupt que l'histoire, elle-même, s'est effondrée...

Cette dernière formule plongea l'auditoire dans un abîme de silence. Abel avait l'art de trouver, chaque fois, les expressions les plus frappantes.

— Mais je ne peux m'entretenir davantage avec vous, lâcha-t-il avant de me désigner d'un hochement de tête. Je doute que parch Léons soit ici par hasard. Sans doute a-t-il une information urgente à me communiquer et sa courtoisie lui a-t-elle dicté de ne pas m'interrompre.

Il disait vrai. La vénérable m'avait envoyé le chercher et, n'ayant eu ni le courage ni l'envie de mettre fin à son exposé, j'avais patienté à l'entrée du tipi.

— Restez dans la volum le temps qu'il vous plaira ! conclut Abel en me tirant par le bras jusqu'à l'extérieur.

Dehors, la fête battait son plein. La plupart de nos pairs débattaient, riaient, évoquaient l'avenir de la volum, son passage devant la haute conservation quinquennale et la vie qui suivrait si elle intégrait les collections de la bibliothèque métropole.

— Qu'y a-t-il, parch Léons ?

— La vénérable réclame votre présence.

— Un soir comme celui-ci ? Ne me laissera-t-elle donc jamais tranquille ? Viens avec moi !

Son impertinence, presque immature, m'avait toujours fasciné. Je me gardai toutefois de réagir et songeai à ses derniers mots. Pourquoi m'avait-il demandé de le suivre ? J'eus la réponse dès notre arrivée au tipi de la vénérable.

— Reste à proximité, veux-tu ? me chuchota-t-il avec malice. Je serais très peiné que d'indiscrètes oreilles interceptent nos paroles.

Il ne m'en fallut pas plus pour comprendre : c'était précisément ce qu'il attendait de moi.

\*

— Enfin vous voilà, déclara la vénérable d'une voix à peine audible,

## LXII

feutrée par l'épaisseur de la toile.

— J'étais retenu à faire la classe aux visiteurs de passage, se justifia Abel.

— À parader, vous voulez dire.

— Une parade essentielle. Sans elle, nous serions bien en peine d'intégrer de nouvelles recrues. Politique et pédagogie ne nuisent pas à la volum, au contraire.

Il disait juste. J'avais moi-même grandi dans les faubourgs d'une cité sans âme et n'avais pas d'autre avenir que la mendicité ou la rapine quand j'avais croisé, onze ans plus tôt, la route de la volum. Ma mère venait de mourir. J'étais livré à la rue. Abel m'offrit l'occasion d'en sortir. Il m'instruisit, m'enseigna la pratique de l'imprime et me révéla à moi-même.

La vénérable ne répondit pas, mais je devinais ce qu'elle pensait. Elle ne reprochait à Abel ni d'accueillir ni d'informer les visiteurs, mais plutôt l'éclat avec lequel il le faisait.

Je m'approchai le plus près possible du tipi. J'étais courbé, en équilibre précaire, l'oreille presque collée à la toile.

— L'état de parch Oleg ne s'améliore pas, reprit la vénérable. Aujourd'hui encore, il s'est égaré, allez savoir comment, dans les appartements de l'archiviste.

— Peut-être a-t-il été saisi d'une envie pressante, répliqua Abel.

— Gardez vos plaisanteries pour vous ! Ce n'est pas la première fois que parch Oleg montre des signes inquiétants de désorientation ou de désorganisation.

— Il maîtrise encore parfaitement son imprime.

— Mais pour combien de temps ? Que se passerait-il si son état s'aggravait, jusqu'à mettre en péril notre démonstration à la haute conservation quinquennale et notre accession à la bibliothèque métropole ?

— Que suggérez-vous ?

— Transmettre son imprime à un jeune parch.

— Et l'extraire de la volum pour l'abandonner aux portes de la bibliothèque métropole ?

La vénérable ne répondit pas.

— N'est-ce pas prématuré ? reprit Abel. Parch Oleg se montre parfois confus, mais à son âge, qui ne l'est pas ?

Je retins mon souffle, abasourdi par l'audace avec laquelle il s'adressait à notre doyenne.

— Je n'affectionne ni votre caractère ni votre éloquence, parch Abel. Encore moins vos sarcasmes. Je reconnais néanmoins vos qualités de pédagogie et de communicant... Mettez-les donc, une fois de plus, au service de la volum.

## LXIII

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Annoncez-le à parch Oleg. Coordonnez la transmission. Choisissez le plus talentueux de vos protégés et guidez-le pour procéder à l'imprime pendant le voyage.

— Ne pourrions-nous pas, plutôt, profiter de cette halte pour évaluer précisément...

— Nous ne disposons pas d'assez de temps ! La haute conservation quinquennale s'ouvre dans soixante-douze jours. Il nous faut reprendre la route au plus vite.

— Ne serait-il pas préférable d'offrir à nos pairs quelques jours de repos supplémentaires ? insista Abel. J'ai rencontré ce soir une fillette que la curiosité a conduite jusqu'à nous. Peut-être mériterait-elle de passer les sélections...

— Vos préconisations ne changeront rien. Vous aurez tout loisir, une fois dans la bibliothèque métropole, de vous consacrer à l'enseignement...

Après un échange de formules convenues, Abel prit congé de la vénérable.

Quand il sortit, il me lança un regard absent. Je le suivis, en silence, brûlant de l'interroger, mais préférant ne pas le contrarier davantage.

— Allez, jeune parch, soupira-t-il au seuil de son tipi. Va retrouver les autres et profite un peu des festivités. Nous parlerons demain.

\*

Nous levâmes le camp au petit matin.

J'avais, la veille, suivi l'exemple d'Abel et regagné mon tipi, trop contrarié par ce que je venais d'entendre pour fêter la constitution avec mes pairs. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit et somnolais quand un jeune parch me réveilla pour m'annoncer ce que je savais déjà : la volum reprendrait la route le jour même.

Plier son tipi. Aider les apprentis à le faire. Charger les caravanes de nos vivres et de notre matériel. Réunir le troupeau. Préparer son bœuf. Le seller, le brider, le monter... Autant de gestes que j'exécutai avec automatisme, tant j'étais submergé par la fatigue et assailli par une foule de questions sans réponses.

Avant de quitter les lieux, je lançai un dernier regard à notre emplacement. Une dizaine d'enfants, parmi lesquels je reconnus la fillette qui s'était adressée, la veille, à Abel, inspectait le terrain à la recherche de nourriture.

Que se serait-il passé si nous étions restés quelques jours de plus ? Aurait-elle intégré la volum ? Et que serais-je devenu si la volum n'avait pas fait halte aux portes de ma cité, onze ans plus tôt ? Jusqu'à quel point

## LXIV

étions-nous livrés au hasard ? Nos désirs et nos volontés exerçaient-ils une quelconque influence sur nos prédestinations ?

— Courte nuit, j'imagine ?

La voix d'Abel me tira de mes réflexions.

Il avait fait trotter son bœuf jusqu'au mien et se tenait à mes côtés. Son teint frais et sa mine enjouée m'indiquèrent qu'il avait passé une nuit plus profitable que la mienne. Comment pouvait-il afficher tant de décontraction en pareil moment ?

— En effet, dis-je.

— La fête a été bonne ?

— Pas vraiment. J'ai préféré rester seul.

Il me répondit par un hochement de tête et une moue d'empathie.

— Qu'arrive-t-il à parch Oleg ? demandai-je.

Abel approcha sa monture au plus près de la mienne et déclara d'une voix basse :

— Son état me préoccupe depuis plusieurs mois. Son regard a perdu en éclat. Ses paroles, jadis si abondantes, se font rares, comme s'il comprenait ce qui lui arrivait, mais préférerait le cacher. La dégradation des capacités cognitives et mémorielles menace bon nombre d'anciens. Pour un parch, ces déficiences sonnent le glas de son appartenance à la volum...

Je restai silencieux, attendant la suite avec fébrilité.

— Nous aurions pu transmettre son imprime à un plus jeune et garder parch Oleg parmi nous, poursuivit-il. Par déférence. Par humanité. Mais la haute conservation quinquennale se montre inflexible : elle ne donne accès à la bibliothèque métropole qu'aux actifs et aux apprentis. Faire livre, c'est aussi se débarrasser du superflu, des brouillons, et remplacer les pages que le temps a rendues illisibles.

— C'est une condamnation ! Si l'état de parch Oleg est si grave, ne pourrions-nous pas attendre la prochaine haute conservation et le garder parmi nous jusqu'à sa mort ?

— Attendre cinq ans ? Pour toi, c'est peut-être peu. Pour moi, c'est déjà beaucoup. Et pour la vénérable, c'est inconcevable. Elle attend cette consécration depuis bien trop longtemps, et à son âge, mieux vaut ne pas la retarder.

— Et si parch Oleg refusait de transmettre sa partie ?

— C'est bien pour l'éviter que la vénérable m'a confié cette mission, misant sur mes talents de médiateur et mon penchant pour la conversation.

— Quel jeune parch allez-vous choisir pour procéder à l'imprime ?

— Aucun !

Je restai interdit, autant par sa réponse que par la satisfaction avec

laquelle il l'avait formulée. Il me sourit et laissa s'écouler quelques secondes de silence, comme s'il savourait l'instant, puis il me demanda :

— Que fais-tu lorsque ta monture cesse d'avancer pour se repaître en bordure de chemin ?

J'ignorais où il voulait en venir, mais il empruntait souvent des chemins détournés pour faire comprendre ses idées.

— Je la laisse faire quelques minutes avant de l'inciter à reprendre la route, répondis-je. Lui interdire de brouter n'aurait pas d'autre conséquence que de la braquer.

— Exactement ! Alors, faisons de même avec la vénérable : laissons-la brouter... faisons-lui croire à notre obéissance, et nous aurons le champ libre.

Je pouffai malgré moi en imaginant la vénérable paître comme un ruminant. Comparer l'incomparable : voilà un art qu'Abel maîtrisait à merveille.

— Que comptez-vous faire ?

— Ce soir, à l'heure de la récitation, nous gagnerons, accompagnés de l'un de mes plus jeunes apprentis, le tipi de parch Oleg. Je solliciterai son aide, prétextant le besoin de vous confier à son expertise pour éveiller le jeune parch à l'art de la récitation et perfectionner ta technique. Dès lors, chaque soir, vous y retournez ensemble et, tandis qu'il exécutera sa récitation, tu mémoriseras, en imprime, quelques phrases de sa partie.

— Que fera le jeune parch avec moi ?

— Rien du tout, hormis t'accompagner. Ainsi la vénérable s'imaginera que je l'ai désigné et que tu m'assistes à lui transmettre l'imprime...

— Vous me demandez donc de m'approprier, à la dérobée, l'imprime de parch Oleg ?

— Pas seulement. Observe-le. Prends le temps d'en disséquer l'attitude, les gestes et le comportement. Tu apprendras à déceler ses moindres hésitations, ses troubles, ses égarements. Cette étude te servira lors de notre démonstration à la haute conservation quinquennale.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Cesse de faire l'enfant ! Tu as très bien compris. Tu maîtriseras la partie de parch Oleg, sauras anticiper ses difficultés et lui venir en aide... c'est bien assez pour nous garantir le succès.

— Pourquoi ne pas le faire vous-même ? m'indignai-je.

— J'ai plus confiance en ta mémoire qu'en la mienne. Mon chapitre est déjà substantiel. Je doute que mes capacités d'imprime me permettent d'en intégrer davantage...

— Voilà donc pourquoi vous m'avez demandé d'espionner votre conversation avec la vénérable, hier soir !

## LXVI

— Je ne t'ai rien demandé du tout ! ironisa Abel. Tu t'es montré curieux, voilà tout.

La gravité de la situation ne semblait pas l'atteindre.

— Pourquoi tromper la vénérable ? Pourquoi ne pas, plutôt, lui proposer votre solution ?

— Parce qu'elle la refuserait. Elle est trop attachée aux traditions. Ma solution compromettrait sa droiture. Avoir deux imprimés identiques dans une même volum ? Y songes-tu ? Ce serait comme imprimer en double le chapitre d'un livre !

— Cela ne semble pas vous déranger...

— La vénérable et moi ne partageons pas la même conception de la volum. La mienne est plus moderne, pour ne pas dire progressiste. Faire livre, c'est être relié les uns aux autres, non par le fil ou la colle, mais par une histoire collective inaltérable. Ce lien de fraternité ne mérite-t-il pas quelques aménagements des traditions ?

— Avec de telles divergences, comment peut-elle croire que vous accomplirez votre mission ?

— Parce que je lui dois ma présence dans la volum. Voilà tout. Parce qu'elle m'a tiré, comme je l'ai fait pour toi, de la fange ou je barbotais. Et parce qu'elle ne m'imagine pas la trahir. Car c'est bien d'une trahison, aussi juste soit-elle, qu'il s'agit.

Abel m'avait souvent loué les vertus du libre examen et mis en garde contre l'attachement aveugle aux dogmes, aux biens et aux personnes. Je n'en étais pas moins stupéfait de l'entendre me livrer, avec tant d'honnêteté, ses contradictions morales.

Je restai silencieux une poignée de secondes, à méditer la leçon qu'il venait, involontairement, de me dispenser, puis je demandai :

— Et si la vénérable l'apprenait ? Ne redoutez-vous pas les conséquences ?

— Elle ne sort de son tipi qu'en de rares occasions. Je lui transmettrai des rapports réguliers, et le jour de la haute conservation, il sera trop tard. Toutes les conséquences s'évaporeront sitôt que nous aurons franchi le seuil de la bibliothèque métropole. Et si nous échouons, je les accepterai. Quant à toi, tu n'auras fait qu'obéir et ne seras pas inquiété. Avec un peu de chance, parch Oleg récitera sa partie sans accroc et tu n'auras pas à intervenir.

— Pourquoi la vénérable ne rend-elle pas publiques ses intentions ? Tout doyen ne dirige-t-il pas sa volum comme il l'entend ?

— La volum compte trente parchs et apprentis. Comment la diriger sans leur estime et leur confiance ? En cachant ses desseins, la vénérable fait le choix du pragmatisme... Quoi qu'il en soit sa stratégie nous offre

## LXVII

l'opportunité d'agir.

Cet imbroglio de dissimulations me laissait pantois.

— La volum est ainsi faite ! me lança Abel qui lisait en moi comme dans un livre ouvert. Il est grand temps que ton idéalisme juvénile se frotte à la réalité. Elle n'en demeurera pas moins belle. Juste plus complexe, fertile en paradoxes, mouchetée de non-dits...

— Et teintée d'hypocrisie, conclus-je.

\*

Oleg était assis sur sa couche. C'était un vieil homme à la peau mate et parcheminée, qui portait la souta traditionnelle. Il nous salua d'un plissement de paupières félin, et nous invita à le rejoindre au centre du tipi.

Tandis qu'Abel lui expliqua les raisons de notre visite, Sanna, la jeune apprentie choisie pour faire diversion, glissa sa main dans la mienne. Je lui répondis d'un sourire maladroit qui cachait mal mon appréhension. Bien sûr, j'en savais plus qu'elle, mais l'avenir n'en était pas moins obscur, semé d'embûches et d'imprévus, épais brouillard qui ne se dissiperait qu'à la décision de la haute conservation quinquennale.

Quelques minutes plus tard, Abel s'éclipsa et nous nous retrouvâmes seuls avec le vieux parch.

— La récitation est un art délicat, commença-t-il à l'attention de Sanna. C'est par cette pratique qu'une volum accède à la bibliothèque métropole et transmet aux érudits, aux chercheurs et aux curieux de passage, le contenu de son livre. Cette capacité de restitution est notre seul trésor. Alors, ouvre grand tes oreilles. Toi aussi, un jour, tu accompliras quotidiennement cette cérémonie individuelle et intime. Quant à toi, parch Léons, attèle-toi à l'étude de la récitation à proprement parler, captures-en le rythme et les nuances ; détermine quelles sont tes forces et tes faiblesses. Cet examen te permettra de mieux appréhender l'édifice textuel que tu portes en toi, de saisir toutes les richesses de ton imprime et d'affirmer ta voix le jour de la haute conservation quinquennale.

Je hochai la tête en signe d'acquiescement, faisant aller et venir mon regard de Sanna, une enfant trop jeune pour comprendre quel rôle elle jouait, à Oleg, un vieil homme à la candeur touchante, heureux de transmettre son savoir ; deux innocences, séparées par un océan de temps, qui ne soupçonnaient, ni l'une ni l'autre, ce que je m'apprêtais à faire.

Un malaise m'envahit. Abel allait faire de moi son coffre à double fond, le réceptacle dissimulateur de l'imprime d'un autre. L'attachement que je lui portais ne m'aveuglait-il pas ?

J'étais alors trop agité par le sort qu'encourait Oleg pour répondre à cette question ; et dès que le vieux parch entama sa récitation, je me mis

## LXVIII

au travail.

Quatre étapes composaient la procédure d'imprime. La fragmentation, la restructuration, l'assimilation et la scansion. J'accomplis les trois premières sans difficulté, tandis qu'Oleg poursuivait la récitation. Je déstructurai les premières phrases de sa partie pour en extraire le souffle, y apposai mes propres respirations pour mieux reconstruire le tout, m'appropriai le texte, enfin, sans en avoir changé la moindre virgule.

Il n'est pas simple de procéder à l'imprime en s'abstenant de faire sonner le verbe. Sans la scansion, cet ancrage auditif qui agit comme un sceau, l'imprime demeure bien fragile, incertaine mémorisation à la merci du temps, condamnée au délitement et à l'oubli.

Je dus, cependant, garder le silence, sans quoi Oleg m'aurait démasqué, et conserver par-devers moi les quelques phrases que je gardai en assimilation jusqu'à la fin de la séance, une heure plus tard.

Alors, je raccompagnai ma jeune complice auprès des autres apprentis et je regagnai mon tipi pour achever la procédure d'imprime par la scansion du paragraphe assimilé. Puis je récitai ma propre partie et, sans même manger, je m'effondrai de fatigue.

Dans un rêve glaçant où j'imaginai ce que nous souhaitions éviter, je vis le vieux parch seul au bord d'un chemin poussiéreux. Dans son regard se lisait toute la détresse d'avoir été abandonné par les siens, au seuil de sa mort et de la bibliothèque métropole...

\*

Chaque soir, pendant plus d'un mois, nous assistions à la récitation d'Oleg, et chaque soir, je repartais avec un fragment supplémentaire que j'intégrais à l'imprime.

Un sentiment de satisfaction avait, peu à peu, supplanté mon embarras premier. Je tirais même une certaine fierté à agir, dans l'ombre, pour sauver l'un des nôtres. Je redoutais, néanmoins, de faire tomber le masque si, lors de notre démonstration à la haute conservation quinquennale, les défaillances d'Oleg me poussaient à intervenir. J'espérais de tout cœur, comme l'avançait Abel, qu'en cas de succès, nous échapperions aux sanctions.

Pour ne rien gâcher, Sanna ne se lassait pas d'écouter son aîné. Dès que l'occasion se présentait, elle m'interrogeait sur les techniques de récitation et me confiait ses réflexions de parch en construction. Étrange situation que d'instruire son premier élève dans l'omission et le mensonge ! Je me consolais en me disant que les séances lui profitaient, qu'elle n'était pas qu'un leurre, passif, dans notre stratégie.

De son côté, Abel s'entretenait régulièrement avec la vénérable. Dans

## LXIX

un double jeu dont il était friand, il décrivait un Oleg docile, enclin à accepter son sort, disposé à transmettre son imprime, conscient qu'il écrivait ainsi le dernier chapitre de son appartenance à la volum.

Malgré le temps que je consacrais à ma tâche, je ne négligeais pas mon travail quotidien. Je participais, comme tout un chacun, à la vie collective : la préparation des repas, le soin du bétail, le nettoyage des vêtements, l'entretien des caravanes et du matériel, le montage et le démontage du campement... toute une série d'obligations courantes que j'accomplissais depuis mon plus jeune âge. Même les séances avec Oleg, d'abord si exotiques et aventureuses, s'étaient peu à peu banalisées, pour figurer, dans mon emploi du temps, au même titre que la traite des vaches.

J'étais rassuré. Le vieux parch se portait comme un charme. La perspective de lui venir en aide, en récitant un fragment de sa partie lors de la haute conservation quinquennale, s'éloignait.

— Reste prudent, me déclara Abel un jour que je lui fis part de mes impressions. La sénilité est un mal insidieux, pervers et imprévisible. Quand bien même tout semblerait aller pour le mieux, la maladie continuerait de se propager...

Je gardai à l'esprit son avertissement, mais demeurai confiant. Certes, Oleg montrait parfois des signes de faiblesses, il s'arrêtait quelques secondes, réfléchissait, reprenait le cours de sa récitation avec lenteur ou hésitation ; mais il n'avait, pour autant, jamais failli.

Tel était le pouvoir de l'imprime. Elle faisait partie intégrante de son porteur, comme un organe supplémentaire et invisible, modelé à jamais dans le tissu mémoriel. Aucun parch ne pouvait s'en défaire... C'était, du moins, ce que je croyais, jusqu'à cette séance où la voix inquiète de Sanna me tira du travail complexe de restructuration :

— Parch Léons ! Que se passe-t-il ? Parch Léons ?

Il me fallut quelques secondes pour réagir, tant j'étais absorbé par ma tâche. Oleg était livide. Son regard, ahuri, semblait contempler l'abîme sans fond de la mort. Ses mains et sa lèvre inférieure tremblaient. Plus aucun son ne sortait de sa bouche.

— Parch Oleg ? murmurai-je.

Je m'approchai de lui, posai mes mains sur ses épaules et le secouai doucement, comme je l'aurais fait pour le réveiller.

— Parch Oleg, vous m'entendez ?

Il resta en proie à son malaise tandis que j'essayais, sans succès, de le faire revenir à lui.

Alors que j'allais me résoudre à avertir Abel, ses yeux s'animent d'une lueur de lucidité, son regard plonge dans le mien et son visage s'éclaircit d'un sourire tendre.

— Abel ? ! Où étais-tu, jeune parch ?

Je demeurai interdit. Devais-je le corriger ou aller dans son sens ?

Je consultai Sanna du regard. Elle s'était levée, silencieuse, et s'apprêtait à quitter le tipi pour chercher de l'aide. Que se passerait-il si elle alertait toute la volum ?

— Reste ici ! lui ordonnai-je avec une assurance qui la figea autant qu'elle me surprit.

Au même instant, Oleg agrippa ma souta et me tira vers lui comme un enfant impatient.

— Où étais-tu ? répéta-t-il. Je t'ai cherché dans toute la volum !

— Je... je soignais le bétail ! balbutiai-je. Je suis là, ne vous inquiétez plus.

— Le bétail attendra ! Tu as plus important à faire. Bientôt, tu procédera à l'imprime, c'est une affaire sérieuse !

— Calmez-vous ! dis-je avec fermeté. Il se fait tard. Une longue route nous attend demain.

— Mais...

— Il est temps de dormir, parch Oleg.

— Bien, se résigna-t-il en hochant les épaules.

Et d'ajouter avec un sourire béat, comme je l'aidais à s'installer sur sa couche :

— Brave petit...

Ce soir-là, nous quittâmes son tipi plus tôt qu'à l'accoutumée.

\*

Les jours suivants, Oleg se comporta comme si de rien n'était. Je le trouvais néanmoins changé, plus silencieux qu'avant. Tout ce qui lui restait de malice s'était, semblait-il, volatilisé. Abel ne s'en étonna pas. Ne m'avait-il pas mis en garde contre l'imprévisibilité de la maladie ?

La volum poursuivit son voyage, tout comme je poursuivis le travail d'imprime, plus attentif que jamais aux signes de faiblesse de mon aîné : ses hésitations, de plus en plus fréquentes ; ses silences, de plus en plus longs ; ses conseils, de moins en moins dispensés...

Un mois de route supplémentaire s'écoula avant que n'apparaisse, dans la lueur dorée de la fin d'après-midi, l'enceinte de la bibliothèque métropole. Elle s'imposait de toute son étendue, humble et incontournable, dans l'horizon sans relief. Voici donc, me dis-je, la consécration de notre travail centenaire : un monde clos, dont nous ne savions presque rien, et auquel nous rêvions d'appartenir.

Selon notre calendrier, la haute conservation quinquennale avait ouvert ses portes depuis quatre jours.

La plaine était déserte. Seule une autre volum, plus petite que la nôtre,

## LXXI

et un campement d'éleveurs, s'étaient établis non loin.

La vénérable ne perdit pas un instant. Après s'être entretenue avec les plus anciens parchs, elle s'avança sur le chemin caillouteux qui serpentait jusqu'aux remparts.

— Que fait-elle ? me demanda Sanna.

— Elle se rend à la bibliothèque métropole pour demander audience à la haute conservation quinquennale.

— Sans assistance ni monture ?

— La volum est une entité spirituelle dont seul le représentant légitime est autorisé à solliciter la haute conservation. La vénérable doit s'y rendre dans le plus simple appareil, et le moment venu, la volum tout entière abandonnera le campement pour la rejoindre.

— Que deviendra le bétail ?

— Les bêtes ne resteront pas seules bien longtemps. Les éleveurs installés pour l'occasion ne manqueront pas de se servir...

— Nous voilà débarrassés d'une vilaine écharde ! chanta à mon oreille une voix riieuse.

Je sursautai et entraînai Abel quelques mètres plus loin, de peur que Sanna ne nous entende.

— Restons sur nos gardes, déclarai-je. La vénérable a peut-être mis dans la confiance un parch de confiance.

— Peu importe... Il est trop tard pour écarter parch Oleg de la démonstration. Les dés, pipés par nos soins, sont désormais jetés.

Il avait raison. Avec la présence du vieux parch, notre passage devant la haute conservation s'apparenterait à un jeu de hasard.

Je gardai le silence et suivis du regard la vénérable se diriger, fièrement, vers le couronnement de sa vie.

J'avais songé, jusqu'au bout, qu'elle se raviserait et offrirait à Oleg la fin digne qu'il méritait, mais je m'étais trompé. C'était trop lui demander. Elle ne lui avait même pas fait ses adieux.

À présent, je ne ressentais plus ni la colère ni l'affliction, encore moins la culpabilité stérile d'avoir désobéi ; juste la détermination d'en finir.

Et tandis que je la regardai s'éloigner, les derniers éclats du jour, et de mon innocence, s'évanouirent.

\*

À l'heure de la récitation, la volum était déserte. Les murmures de mes pairs émanaient des tipis et habillaient le campement d'un voile sonore indistinct.

Il ne me restait qu'un chapelet de mots, une phrase ou deux, tout au plus, à intégrer. Par chance, des averse nous avaient ralenti, sans quoi je n'aurais pas pu achever le travail.

## LXXII

— Où est-il ? me demanda Sanna sitôt entrée dans le tipi d'Oleg. Mon poulx s'accéléra quand je constatai, à mon tour, l'absence du vieux parch. Misère ! Où était-il ? Jamais il n'avait ajourné une séance.

Je ressortis en hâte et balayai du regard les alentours.

— Que se passe-t-il, parch Léons ?

— Va chercher parch Abel ! répondis-je sèchement avant de m'élaner dans le campement à la recherche d'Oleg.

Quelques minutes plus tard, je vis accourir mes deux pairs. Abel s'était chaussé à la va-vite et claudiquait, ses talons à moitié enfoncés dans ses souliers.

— Il ne doit pas être loin ! lança-t-il. Cherchez à proximité, je vais ratisser les environs...

Les minutes qui suivirent furent les plus longues de ma vie. Nous inspectâmes, à la lumière de la lune, les moindres recoins du campement, du tipi de réception de la volum à la caravane garde-manger. Je risquai même un regard dans le puits auprès duquel nous nous étions installés.

Parch Abel nous retrouva en nage. Recourbé sur lui-même, il reprenait sa respiration quand un beuglement s'éleva au-dessus des murmures feutrés de nos pairs.

— Le bétail ! m'écriai-je en me précipitant vers l'enclos.

Il n'était pas rare qu'au moment de la récitation, le troupeau reste sans surveillance. J'espérais de tout cœur qu'Oleg n'ait pas franchi l'enclos pour se mêler aux bêtes, y perdre connaissance, ou pire encore...

Par bonheur, nous le retrouvâmes sain et sauf, occupé à caresser un vieux bœuf en marge du troupeau, un animal fatigué, mais robuste, destiné à tirer l'attelage des tipis pliés.

Nous le rejoignîmes avec soulagement, indifférents aux bouses fraîches qui jonchaient le sol.

En nous voyant approcher, Oleg se blottit contre la bête en nous suppliant, la voix chevrotante et désespérée, de ne pas lui couper les cornes.

Aujourd'hui encore, j'ignore à quel événement il faisait allusion. Jamais, dans mes souvenirs, nous n'avions décorné un bœuf. Savait-il, en son for intérieur, les intentions secrètes de la vénérable ? N'était-ce pas de lui-même qu'il parlait ? Les cornes coupées ne figuraient-elles pas son appartenance à la volum ?

— N'ayez pas d'inquiétude, lui dit Abel. À présent, rentrons, vous allez prendre froid.

Le vieux parch répondit d'un soupir las et accepta la main tendue d'Abel, qui le reconduisit à son tipi.

— Que lui est-il arrivé ? me demanda Sanna tandis qu'ils s'éloignaient.

## LXXIII

— Rien d'important, dis-je avec embarras. Parch Oleg se montre parfois étrange, voilà tout.

— Inutile de me mentir. Je suis peut-être une enfant, je n'en suis pas moins capable de comprendre.

— Je sais, répondis-je troublé par la maturité dont elle faisait preuve, mais il est préférable que tu ignores encore certaines choses.

Elle me lança un regard déçu et s'engagea sur le chemin, sans même m'attendre. Elle ne m'adressa plus la parole jusqu'au seuil du tipi des apprentis où elle me souhaita une bonne nuit, formule convenue qui sonnait comme un reproche ; celui d'avoir tu, par prévenance autant que par lâcheté, une vérité qu'elle avait devinée.

Une fois dans mon tipi, j'avalai quelques bouchées de pain et de fromage, mais je n'avais pas faim. Mes incertitudes, mes angoisses, et tout ce que j'avais gardé en moi sans jamais pouvoir m'en décharger me portaient sur l'estomac autant qu'ils pesaient sur ma conscience.

Pétri de doutes, incapable d'organiser mes pensées, je me décidai à rejoindre Abel au chevet du vieux parch endormi. Je m'installai à ses côtés et, sans perdre un instant, brisai le silence pour lui confier mes sentiments. J'avais peur. Je n'avais pas achevé la procédure d'imprime et n'aurais, sans doute, pas le temps de le faire. Si Oleg perdait pied pendant la démonstration, je serais incapable de lui venir en aide !

Abel m'arrêta d'un signe de la main, puis me tendit une bolée d'eau chaude à l'odeur peu engageante : une décoction médicinale, préparée par ses soins pour apaiser Oleg.

— Ruminer le passé ou redouter l'avenir... chuchota-t-il avec sérénité, deux chemins qui ne mènent nulle part. Tu as fait ton possible. Il nous faudrait jouer de malchance pour que parch Oleg trébuche sur la partie manquante.

Le pensait-il vraiment ou parvenait-il à maquiller ses appréhensions en assurance ?

— À présent, reprit-il, bois et va te reposer. La fatigue altère les sens et l'esprit... Tu as besoin d'y voir clair pour affronter la suite.

Ses paroles ne me réconfortèrent guère, mais je m'exécutai et regagnai mon tipi pour m'arracher au présent en me plongeant dans ma récitation.

\*

Au lever du jour, un messager de la haute conservation vint nous signifier notre convocation immédiate.

J'allai, sur-le-champ, l'annoncer à Abel et Oleg. Les deux parchs partageaient un petit déjeuner composé de fruits secs et de lait. Les yeux dans le vague, Oleg mâchouillait le seul morceau de pain disponible.

— Excellente nouvelle ! s'exclama Abel après m'avoir écouté.

## LXXIV

— Comment va-t-il ? lui chuchotai-je en désignant le vieux parch.

— Tout va bien.

— Mais...

— Profites-en pour manger quelque chose ! m'interrompit-il avec légèreté. Il te faut prendre des forces pour affronter cette épreuve ! Il n'y aura pas d'autre nourriture autorisée, en salle de démonstration, que celle, spirituelle, du livre.

Je n'insistai pas et avalai quelques fruits secs en gardant le silence, à l'instar d'Oleg, tandis qu'Abel discourait de tout et de rien, sans discontinuer, comme s'il cherchait à ensevelir ses angoisses sous une avalanche de mots. Après quoi je regagnai mon tipi, plus seul que jamais, et inventorai mon trousseau avec mélancolie : quelques habits, quelques bibelots, un peu de moi que j'allais laisser là.

Enfin, j'allai faire mes adieux à mon bœuf, comme s'il s'agissait d'un parch. Il me répondit d'un regard tendre avant de se détourner pour rejoindre le troupeau. Je l'imitai et rejoignis le mien : la volum, dépouillée de tous ses attributs matériels, simple appareil de femmes et d'hommes liés par leur histoire et leurs imprimes.

La marche s'engagea. Lente. Silencieuse. Solennelle.

Je ne quittais pas des yeux la bibliothèque métropole, posée sur l'horizon comme un horizon de plus.

À l'intérieur, plusieurs milliers de volums menaient une existence dédiée au savoir. Elles y avaient abandonné le nomadisme nécessaire à leur constitution pour se consacrer à la transmission par la récitation. Elles y recevaient les visiteurs de passage, littérateurs, historiographes, rhapsodes, cherchants ou simples curieux. Elles se nourrissaient les unes des autres dans un exaltant brassage culturel. Elles éduquaient les plus jeunes, célébraient des unions et fêtaient des naissances.

Aboutissement d'une vie aventureuse, l'intégration à la bibliothèque métropole représentait le commencement d'une autre, plus simple et douce. Ce réseau communautaire de livres organiques, cet aménagement urbain structuré en îlots, en quartiers, en villes adjacentes ou superposées, cette audacieuse composition de récits enchâssés ou interdépendants émerveillait ceux qui la visitaient et l'habitaient, les seuls à mesurer pleinement la vertigineuse abondance de connaissances humaines.

Telles étaient les descriptions qui circulaient de bouche à oreille. Celles d'une immensité contenue par la pierre ; d'un univers en expansion continue ; d'un monde aux mille possibles dont l'accès, nous concernant, ne tenait qu'à un fil.

\*

Nous empruntâmes la trouée destinée aux volums candidates, en

## LXXV

marge de l'entrée principale. Puis nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur de la pierre jusqu'à la salle de démonstration, une pièce à la forme ovoïde, dépouillée de tout ornement.

La vénérable nous attendait au centre d'un plateau face auquel siégeait une foule de bibliothécaires et autres administrateurs : la haute conservation proprement dite.

Dans un silence grave, nous nous installâmes à ses côtés.

Quand elle remarqua la présence d'Oleg, elle écarquilla les yeux dans une moue de surprise qu'elle réprima aussitôt. Puis elle fixa Abel d'un regard sombre et lourd d'aigreur, de colère, de mépris... Toute une horde d'émotions qui me glaça le sang.

Abel l'avait trahie, et maintenant que nous avons franchi le seuil de la salle de démonstration, elle était condamnée à l'impuissance.

Contrainte d'accepter des règles qu'elle n'avait pas choisies, la vénérable se tourna vers les membres de la haute conservation et déclara :

— Merci de nous accorder votre temps et votre audience. Notre volum s'apprête à vous dévoiler son livre. Puisse cette démonstration lui ouvrir les portes de vos collections.

Aucune réponse ne lui fut faite, hormis un silence attentif. Alors, d'un hochement de tête, elle invita trois jeunes parchs à procéder à l'introduction sommaire, après quoi Yaëlle, la porteuse du chapitre premier, s'avança de quelques pas pour commencer.

Une récitation collective d'une quinzaine d'heures s'engagea. Une récitation pesante et âpre, aux enjeux vertigineux et au dénouement incertain ; une récitation totale et définitive, qui nous tiendrait captifs jusqu'au dernier mot ; une récitation libératrice, qui mettrait fin à des mois d'omissions et de dissimulations croisées.

Plusieurs heures après le début de la démonstration, la majorité de mes pairs s'étaient assis. De leur côté, les membres de la haute conservation écoutaient religieusement, gardant une immobilité spectaculaire, les yeux mi-clos, dans un état d'hypnofocalisation qui leur permettait de rester concentrés toute la durée de la démonstration.

Quand vint son tour, Abel se plia à l'exercice, en parch d'expérience.

Je l'observai avec admiration, me demandant par quelle magie du verbe il parvenait à transformer une simple suite de mots en édifice de grâce et de beauté, à rendre audible l'in audible en révélant les trésors cachés dans le rythme, les nuances et les résonances de la langue. Personne ne pouvait rester insensible à son talent. Même les membres de la haute conservation, supposai-je, s'émerveillaient en secret, plongés dans leur impassible écoute.

Mettre tout son génie dans la récitation permettait-il à Abel d'oublier la précarité de notre condition ? Ou bien était-ce la précarité de notre

## LXXVI

condition qui l'acculait au génie ? Je me posais encore la question, longtemps après qu'il eut regagné sa place.

La démonstration se poursuivit. Les voix, leurs timbres et leurs intentions s'enchaînèrent. Certains parchs délivrèrent leurs parties avec pudeur. D'autres se montrèrent plus emphatiques ou plus cérémonieux. D'autres encore, récitèrent d'une voix blanche, comme s'ils préféraient demeurer à distance et s'effacer, dans l'ombre et au profit du texte.

Enfin, après la récitation médiane et presque huit heures d'attente, mon tour arriva. Sans perdre un instant, je m'avançai de quelques pas, fermai les yeux, et plongeai dans le courant des mots. Le temps sembla s'arrêter, et l'espace se dissoudre. Je n'appartenais plus au monde, mais au texte, et me laissais porter, sans résistance, par le compagnon discret qui m'habitait : mon imprime.

Je mesurerais, plus tard, à quel point mon expérience aux côtés d'Oleg m'avait enrichi. Le vieux parch m'avait transmis bien plus que sa partie. Par sa fragilité, il m'avait montré comment s'en remettre à l'imprime et s'y abandonner pour en extraire tout le potentiel.

Je ne vis pas le temps passer, si bien que je me surpris moi-même à prononcer mes dernières paroles. Je rouvris les yeux pour retrouver le monde tel que je l'avais quitté, et regagnai ma place. Abel me félicita d'un hochement de tête ; mais au lieu de ressentir du soulagement, je fus submergé par l'angoisse. Bientôt Oleg se livrerait à la récitation et je savais, mieux que personne, à quel point le moment serait périlleux.

Gagné par l'inquiétude et la fatigue, j'écoutai péniblement mes pairs, laissant courir mes pensées confuses dans les méandres de mes somnolences.

Je dus recourir à la méditation pour retrouver mes esprits. Pendant une heure, peut-être plus, je fixai une lézarde dans le revêtement terreux du mur, et me concentraï sur mon souffle. En imagination, je parvins à m'élever au-dessus de mes pairs et des membres de la haute conservation jusqu'à m'extraire de la salle de démonstration. Puis je quittai le réel pour démêler les entrelacs de mes sensations et dissiper le voile de peur et de fatigue qui recouvrait ma lucidité.

Je revins à moi serein et déterminé. Le dernier tiers de la récitation venait de commencer. Ironie du sort, la vénérable avait livré sa partie pendant ma méditation ; je n'avais rien entendu de ses paroles, hormis un écho lointain.

Légalement en retrait, Oleg patientait, immobile, la tête levée, les bras ballants. Son maintien, accentué par le tombé de sa soute, lui donnait l'air d'une de ces statues de sable, sculptait en bord de route par quelque artiste

## LXXVII

itinérant.

Les minutes qui précédèrent sa récitation s'égrenèrent plus lentement que les dernières heures passées en salle de démonstration.

Quand, enfin, le moment arriva, Oleg s'avança et fit sonner sa voix avec ferveur. Il était là, certes diminué, mais bien présent, fier de faire livre avec ses pairs.

Tandis qu'il parlait, je déroulais, dans ma tête et en même temps que lui, le texte de son imprime. Quand il reprenait sa respiration, je reprenais la mienne, et quand il faisait silence, je m'arrêtais de même. Ce soutien invisible, me dis-je, lui apporterait peut-être l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'un prodige...

Il délivra sa partie sans rencontrer d'obstacle, jusqu'à ce que je distingue, dans ses paroles, d'inquiétantes irrégularités. Des silences plus longs que d'habitude. Des césures erronées. Des accents incorrects. Une suite d'imperfections, indiscernables pour le commun des parchs, qui m'alerta.

Soudain, ses troubles s'intensifièrent. Sa respiration s'accéléra. Son débit s'altéra. Ses bras et ses jambes furent pris de tremblements...

Je me préparais à intervenir, mais il serra les poings, se raidit et, sans s'interrompre une seconde, poursuivit sa récitation, fiévreux, puisant dans son imprime toutes les ressources disponibles.

Mon cœur battait la chamade. Il ne restait à Oleg qu'un paragraphe à réciter, celui-là même que je ne connaissais pas. Une suite de mots, rien de plus, liés les uns aux autres par quelques connecteurs logiques. Mais alors qu'il était sur le point de finir, sa voix s'éteignit dans la suspension d'un dernier murmure, et sa récitation, inachevée, s'arrêta.

Le vieux parch se tourna vers nous, un sourire gêné aux coins des lèvres, et détailla du regard la salle de démonstration, comme s'il la découvrait.

La situation ne pouvait pas être pire. Le fil sur lequel nous avancions venait de se rompre, nous laissant accrochés au silence, au-dessus de l'abîme, sans autre perspective que la chute. Toute la volum, abasourdie, resta figée dans l'incompréhension. La vénérable lança un regard fielleux à Abel, qui détourna les yeux d'accablement et de honte.

Les larmes troublèrent ma vue. Nous avions échoué. Nous avions engagé la volum dans ce projet incertain et, en quelques secondes, nos espoirs s'étaient changés en détresse, et nos rêves, en regrets. Je baissai la tête, résigné, en attendant que la haute conservation sorte d'hypnofocalisation et acte la fin de notre démonstration...

Mais tandis que tout s'effondrait, une voix s'éleva dans le silence. On eût dit que le livre, lui-même, s'incarnait en paroles pour voler à notre secours.

## LXXVIII

Je relevai la tête, stupéfait. Sanna, debout au centre du plateau, récitait, le plus simplement du monde, les derniers mots de la partie d'Oleg ; des mots que le vieux parch avait répétés tant de fois qu'elle les avait mémorisés, sans même avoir procédé à l'imprime.

Suspendus à ses lèvres, nous l'écoutâmes avec émerveillement, comme si elle nous disait, dans une langue secrète intelligible à nous seuls : *tout ira bien, à présent.*

\*

La démonstration alla jusqu'à son terme, et les membres de la haute conservation quinquennale, après s'être retirés pour délibérer, nous ouvrirent les portes de la bibliothèque métropole.

Je me jetai dans les bras d'Abel avant de serrer Oleg, toujours confus, contre ma poitrine. Sollicitée de toutes parts, Sanna, *l'enfant-merveille*, comme la surnommeraient mes pairs, m'adressa l'un des sourires les plus lumineux qu'il me fut donné de voir.

Contrairement à ce qu'il m'avait prédit, Abel fut sévèrement puni, banni de la volum et contraint à l'exil. Je ne le revis jamais. Son indéfectible assurance, sa clairvoyance et son indépendance m'inspirèrent longtemps. Oleg sombra dans la démente et mourut, dans son sommeil, quelques mois plus tard, suivi de près par notre vénérable. Sanna acheva sa formation et devint, sans surprise, la plus jeune parch jamais nommée à la haute conservation quinquennale. Quant à moi, je consacrai quelques années à explorer la bibliothèque métropole avant de me vouer, comme l'avait fait Abel, à l'éducation et à la transmission.

Le temps passa et m'offrit bien d'autres souvenirs. Les plus futiles ne me laissèrent que de vagues impressions. Les plus précieux, au contraire, infusèrent lentement ma mémoire, soixante-dix ans durant.

À présent, je dédie le temps qu'il me reste à rédiger en conscience, avant que mon esprit ne se dissipe, le récit de notre volum. Chaque soir, à l'heure de la récitation, j'en transmets des fragments à mes plus proches apprentis, et leurs imprimes se gorgent de mes souvenirs.

Bientôt, ils prendront place en salle de démonstration et, dans l'élan collectif de leur jeune volum, feront entendre, pour la toute première fois, le livre de nos vies.

# LXXIX



*Brice et Romain Le Roux sont frères. Maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille en physique, Brice effectue ses recherches dans le champ des sciences de l'éducation et publie des articles scientifiques dans plusieurs revues spécialisées.*

*Cofondateur des Compagnies Le Rat Bleu et La Quatrième Caravelle (33), Romain a écrit pour le théâtre une dizaine de textes où il explore les*

*passerelles entre l'imaginaire et le réel, entre l'intime et l'épique. Il a également adapté pour la scène Jules Verne, Marina Tsvetaeva, Homère ou Blaise Cendrars.*

*Passionnés de littérature et d'imaginaire, Brice et Romain écrivent à quatre mains nouvelles et textes courts.*

